

Fernand Deligny
Correspondance des Cévennes
1968-1996

édition établie, annotée et présentée
par Sandra Alvarez de Toledo

La publication de la *Correspondance des Cévennes* aurait été impensable sans celle des *Œuvres* (2007 ; 2017), qui ont rendu à Fernand Deligny un nom et une place dans l'histoire intellectuelle du XX^e siècle et dans celle des alternatives à la psychiatrie. La réception de cette somme (et des ouvrages suivants) par des philosophes, des psychanalystes, des cinéastes, des artistes, des chorégraphes, des militants (et des éducateurs spécialisés dans une moindre mesure), en France et à l'étranger, a prouvé qu'il avait retrouvé non seulement une place, mais une longueur d'onde mieux accordée à la teneur politique et anthropologique de sa pensée et de son action, à son *perspectivisme* avant la lettre, et – ceci est indissociable de cela – à la priorité qu'il accorda, via son intérêt constant pour l'éthologie et l'image, à la diversité des *formes* de vie. Il aura fallu déployer le large éventail de sa pratique et de sa recherche, et que l'époque actuelle les dégage d'elle-même d'un contexte historique (les années 1960 et 1970) marqué par les idéologies, pour faire lire, voir et entendre différemment leurs lignes de rupture et d'ouverture, les possibilités d'adaptation et l'efficacité théorique d'une pensée *d'écrivain*.

L'investigation et le classement des archives (déposées à l'Institut Mémoires de l'édition contemporaine en 2013, après un premier versement en 2008) par deux jeunes chercheurs brésiliens francophones, Marlon Miguel et Noelle Resende, ont confirmé la démesure de l'activité d'écriture de Deligny à partir de 1968, date de son installation dans les Cévennes et de la création d'un lieu informel (le « réseau ») de prise en charge d'enfants autistes. Les deux mille et quelques pages déjà publiées se sont révélées faire partie d'une masse considérable de textes ; textes achevés et inachevés, le plus souvent manuscrits, incessamment repris, réagencés, existant sous des formes longues et courtes d'essais, de scénarios, d'essais repris en scénarios, de contes et de récits dont les titres migrent et les personnages changent de nom (ou pas) à la faveur des différentes versions (la liste des inédits publiée à la fin des *Œuvres* est, de ce point de vue, obsolète). *L'Enfant de citadelle*, sa monumentale autobiographie inachevée, dont il existe plus de 4 000 pages manuscrites, pas moins de 60 brouillons – certains de 2 pages, d'autres de 800 –, près de 15 sous-titres possibles (parmi lesquels *Moments*, *Manuscrit sans fin*, *Le petit peuple des chevêtres*, *Le sanzonnet de Bergues*, *Comme une image...*), serait une espèce de modèle de cette activité organique, de cette proliférante toile d'araignée. Le régime de la correspondance est le même : de 1968 à sa mort, en 1996, Deligny a échangé avec ses correspondants plus d'un millier de lettres, dont une partie seulement avait été consultée pour l'édition des *Œuvres*.

La *Correspondance des Cévennes, 1968-1996* porte donc sur les années dites « du réseau » (formule abusive puisque celui-ci s'était réduit à quelques enfants dès le milieu des années 1980). Les raisons de ce parti pris sont nombreuses. La correspondance identifiée des années antérieures est dispersée en de nombreux lieux et collections. Les archives de Josette Saleil, que Deligny épouse en 1939 et dont il se sépare à la fin des années 1940, sont détenues par leur fille Caroline, qui a confié à Josée Manenti puis, après la mort de celle-ci, à Bruno de Coninck le soin d'en publier la partie épistolaire : la correspondance de jeunesse que Deligny entretint avec Josette Saleil et sa sœur Jeanne (dite « Jeannot »), avec Aimé et Marie Saleil, ses beaux-parents, avec son ami d'enfance François (sans cédille) Châtelet, ainsi qu'avec Louise, sa mère (ses échanges avec elle datent essentiellement de la guerre et de la mobilisation de Deligny). Un deuxième corpus, lié à la seconde étape de La Grande Cordée (1954-1962), est celui de la correspondance adressée à Irène Lézine, psychologue de l'enfance et biographe de l'éducateur soviétique Anton Makarenko : les lettres de Deligny (plus d'une centaine, celles d'Irène Lézine n'ont pas été localisées) forment un témoignage nodal d'une époque complexe, mal connue, durant laquelle Deligny se bat sur plusieurs fronts : la critique que lui adresse par la voix de Lézine le PCF (dont il est membre et auquel la plupart des membres de La Grande Cordée sont affiliés), un projet de cinéma collectif précurseur, et l'écriture laborieuse de son roman, *Adrien Lomme*, finalement paru chez Gallimard en 1958. Pour être publiée, cette correspondance avec Lézine, dont ne subsiste qu'une version photocopiée – et donc peut-être incomplète – par Huguette Dumoulin, la compagne de Deligny à l'époque et cheville ouvrière de La Grande Cordée, demanderait d'importantes recherches sur l'histoire du travail social, l'identification des personnages et des enjeux politiques de l'époque, ainsi qu'une connaissance précise de l'œuvre de Makarenko (en URSS et dans le contexte de sa réception en France). Un troisième ensemble, qui nous est resté inaccessible, est conservé dans les archives de la clinique de La Borde, qui contiennent sans doute au moins des lettres adressées à Jean Oury, pendant et après le séjour de Deligny à Cour-Cheverny (1965-1967). Ces trois corpus ne préjugent pas des lettres qu'il aurait pu échanger avec d'autres, et qui pourraient se trouver dans d'autres collections.

En publiant la correspondance « des Cévennes », nous donnons l'image d'une situation cohérente et stable qui fait coïncider (calque sur carte) l'activité de l'écrivain et celle du chercheur-organisateur du réseau de Monoblet. Il faut imaginer Deligny, pendant trente ans, le plus souvent seul dans son bureau du hameau de Graniers, rédigeant quotidiennement sa correspondance en même temps qu'il écrit, qu'il reçoit ce qu'il appelle les « passants » – triés sur le volet –, éditeurs, éducateurs, psychanalystes, philosophes, étudiants, parents, qu'il prend telle ou telle décision concernant l'accueil d'un enfant, qu'il étudie les cartes avec Gisèle Durand-Ruiz et réfléchit à l'organisation spatiale des aires de séjour. Etc.

Les lettres de Deligny forment environ les trois quarts de la *Correspondance des Cévennes*, près de 650 sur un ensemble d'environ 850 lettres. Les plus nombreuses sont celles échangées avec ses éditeurs : Isaac Joseph en premier lieu, philosophe et sociologue, maître d'œuvre des *Cahiers de l'Immuable* (réalisés

avec Florence Pétry, secrétaire de rédaction de la revue *Recherches*), de *Nous et l'Innocent* et de *Le Croire et le Craindre*; Émile Copfermann, directeur de collection chez Maspero puis chez Hachette, qui publie neuf de ses livres (dont trois rééditions); Jean-Michel Chaumont, dit « le Belge », jeune étudiant en philosophie, qui associe Deligny à la publication de son mémoire, devenu *Traces d'I*, puis signe la postface de *Traces d'être et bâtisse d'ombre*, fruit de leurs échanges.

La correspondance met également en évidence, sous la forme des lettres à François Truffaut, Chris Marker, Jean-Pierre Daniel, Inger Servolin, Renaud Victor, Hélène Vager, Richard Copans, Robert Kramer, Jean Durançon, Bruno Muel, des journalistes aussi, Louis Marcorelles et Jacques Siclier, la constance de la place du cinéma dans la vie du réseau, l'acharnement avec lequel Deligny sollicite aide financière et matérielle pour mettre en œuvre non seulement des projets de films (dont la plupart ne furent pas réalisés) mais une production permanente d'images, dans la triple perspective d'enregistrer des traces supplémentaires de ce qu'il appelle aussi « la tentative », d'entretenir une pratique collective dans le réseau et d'étayer sa réflexion sur l'image.

La rencontre avec Louis Althusser (qui lui rendit visite au printemps 1977, accompagné d'Hélène Rytman) le fait renouer avec la pensée de Marx; les lettres de Deligny s'organisent autour de la distinction individu/sujet qu'il dégage de sa lecture attentive d'« Idéologie et appareils idéologiques d'État »; en l'absence des lettres du philosophe (curieusement, seules deux d'entre elles, très courtes et sans doute peu significatives, ont survécu), l'échange prend la forme d'un soliloque d'où émergent quelques citations d'Althusser qui ne permettent pas de reconstituer le fond de son propos. La correspondance avec Marcel Gauchet, six ans plus tard, est occasionnée par les quelques lignes consacrées à la tentative dans *La Pratique de l'esprit humain*, coécrit avec Gladys Swain; s'ensuit une sorte de dialogue de sourds où coexistent cordialement, sur le thème de la religion, les propos du Gauchet clastrien et ceux de l'auteur de *Singulière ethnie*, ouvrage entièrement pensé contre le Clastres de *La Société contre l'État*.

L'hostilité de Deligny à l'égard de la psychanalyse, interprète de l'autisme, est en partie démentie dans la correspondance par un échange régulier avec des lacaniens ou apparentés. Françoise Dolto et Jacques Nassif, l'une analyste de deux enfants passés par le réseau (Christian J. – « le cas Dominique » –, et Marie-Pierre B.), l'autre de la mère de Marie-Pierre; François Charnier, psychologue d'un autre enfant venu en séjour; Josée Manenti, ex-membre de La Grande Cordée, opératrice du *Moindre Geste* devenue analyste; François Gantheret, membre du comité de rédaction de la *Nouvelle revue de psychanalyse*; Mario Cifali, fondateur de la revue *Bloc-notes de la psychanalyse*; et bien sûr Félix Guattari, connu à La Borde, sorte de complice antinomique (« alors que tu nourris du/des mouvement(s), je fais obstinément des (petits) tableaux » – lettre du 30 octobre 1977) avec lequel les échanges sont amicaux et vifs, rarement « sérieux ». Nous n'avons pas jugé nécessaire d'inclure les échanges purement administratifs avec le psychanalyste Armando Verdiglione (ou avec son équipe), qui publia – à partir d'articles parus dans la revue *Spirali* – l'un des plus beaux recueils de Deligny, *I bambini e il silenzio* (*Les Enfants et le Silence*), dont la plupart des textes sont repris dans *L'Arachnéen et autres textes*.

Avec les parents des enfants autistes, les mères surtout (Henriette T., Chantal B. – qui ont préféré garder l’anonymat – et Micheline Beutier), Deligny entretient une correspondance régulière, donne sur un ton respectueux des nouvelles précises, toujours encourageantes. Ses lettres courtes à Chantal B. sont légères, lumineuses (« Christophe alerte, infatigable, tout content d’être », et nous, contents qu’il soit (là) » – lettre du 17 mars 1983) ; celles à Henriette T., la mère de Gilles, ont la même tonalité et dénotent, de plus, une complicité intellectuelle. Christophe et Gilles vivent aujourd’hui encore à Monoblet dans le lieu d’accueil (avatar du réseau) dirigé par Jacques Lin et Gisèle Durand-Ruiz.

Deligny écrit même aux membres du réseau, « présences proches » : à Robert et Marie Cassan, Monic Parelle-Renaud, et surtout Jacques Lin, auquel il transmet au tout début de la tentative des notes et dessins programmatiques sur la fonction de l’espace et des objets dans les territoires, et sur la nécessité impérative de recourir à d’autres signes que le langage en la présence d’enfants mutiques. Ainsi qu’à quelques « partisans », Henri Cassanas, Edith Gorren – l’amie féministe, occupante de la magnanerie de Gourgas située à quelques centaines de mètres du hameau, demeure de Guattari –, ou bien Jacques Allaire, « administrateur » du réseau et interface sur le tard avec le monde du cinéma.

Il tient en revanche à distance les éducateurs spécialisés qui le sollicitent comme le modèle qu’il s’évertue à ne pas être ; ses échanges avec Daniel Terral, Claude Chalaguier ou Jacques Bourquin, bien que courtois, dénotent la gêne, voire le désarroi dans lequel le place l’appropriation de son nom (ou de son écriture) par un milieu auquel il a toujours refusé d’être identifié. Il remercie Michel Chauvière de l’envoi de son livre, *Enfance inadaptée : l’héritage de Vichy*, mais évoque avec amertume les conseils d’administration de la Sauvegarde de l’enfance en 1944 à Lille : « j’en suis bien loin et ne m’en porte que mieux » (lettre du 4 février 1980). Une exception cependant, dans le domaine historiquement voisin de l’éducation populaire, celle de Germaine Le Guillant, responsable des Ceméa, à qui le lie une amitié qui date de La Grande Cordée.

Depuis Alger où elle vit depuis son départ de La Grande Cordée, puis depuis la banlieue de Paris, Huguette Dumoulin se préoccupe de la santé de Deligny, soutient chacun de ses projets, lui envoie livres et revues marxistes, tout en s’inquiétant de l’intégrité de « son » communisme. Lorsque Deligny rencontre Franck Chaumon, jeune psychiatre proche du désaliénisme de Lucien Bonnafé, qui tente de l’attirer dans les cercles de la « psychiatrie communiste », elle veille à leur bonne entente. Fabienne et Dominique Dumoulin, ses filles, qui sont aussi celles de Deligny, adressent à leur père lointain quelques appels timides et admiratifs auxquels celui-ci répond sans chaleur.

La *Correspondance des Cévennes* s’achève sous la forme d’une fugue sereine. Par l’échange de lettres avec Henriette T. et Chantal B., qui redit la confiance absolue qu’elles placent en Deligny et en son approche de l’autisme ; avec Jacques Allaire à propos de Wittgenstein et d’*Adrien Lomme* ; et avec Thierry Garrel (responsable de l’unité documentaire de La Sept puis d’Arte) et Nadèjda sa femme, écrivain, ses « garants » comme il les appelle, qui lui rendent visite chaque automne à partir de la fin des années 1980, et peuvent être tenus en partie responsables,

grâce à leur présence et à leur perspicacité littéraire, de l'écriture de *L'Enfant de citadelle* et des aphorismes de la fin, *Essi* et *Copeaux*.

Les lettres de Deligny ne témoignent en rien, on s'en doute, de sa vie privée, à moins de considérer l'expression de ses angoisses d'écrivain, de ses craintes quant à l'usage détourné qui pourrait être fait de son nom et de sa recherche, ou de ses problèmes de santé, comme relevant de l'intimité. Son indifférence, y compris à lui-même (« c'est pas mon mes/ma/mon/mes qui me tracasse le vécu. Alors, c'est quoi ? C'est qu'autiste, je ne le suis pas encore ? / du tout ? / assez ? » – lettre à Isaac Joseph du 9 juin 1976), cède d'autant plus difficilement qu'on vient sur le terrain de l'affect. Les lettres désarmées d'Isaac Joseph, celles d'Huguette Dumoulin dont l'inconditionnalité passionnelle affleure sous la rigidité, franchissent ici ou là, à peine, la limite. Deligny préfère l'« émoi » de Janmari, l'enfant « qui n'a jamais dit un mot de toute sa vie » (lettre à François Truffaut de novembre 1968) et dont la présence et le mode d'être orientent quotidiennement sa réflexion sur la « domestication symbolique ». Ce qui ne l'empêche pas de s'interroger sur le mot « attachement » jusqu'à en concevoir un projet de film, de manifester à ses amis de la complicité et même de la chaleur, et aux mères de Gilles, Christophe ou Bruno une déférence émouvante. Il vouvoie habituellement ses correspondants, y compris les jeunes gens, sauf Jacques Lin ; mais tutoie – la démarcation est très nette – ceux qu'il a connus avant l'installation dans les Cévennes dans un contexte militant (La Grande Cordée et après) : Huguette Dumoulin, Josée Manenti, Germaine Le Guillant, Émile Copfermann, Jean-Pierre Daniel, Marie Bonnafé, Félix Guattari (François Truffaut fait exception) ; ou Jacques Allaire, auquel le lie une camaraderie de compagnons de route du PCF depuis leur rencontre à la fin des années 1960. Avec ceux-là le ton est plus direct, plus libre, et les désaccords, quand il y en a, plus ouverts.

L'idée d'un Deligny qui survole (ce qu'il appelle son « aqua-lire ») les textes des philosophes et des psychanalystes sans les comprendre, ou en leur empruntant strictement ce qui concerne ou conforte sa propre pensée, n'est qu'en partie contredite par la correspondance. Ses échanges avec Jacques Nassif et Isaac Joseph montrent qu'il a lu Lacan attentivement (on en a longtemps douté), et ce dès les années 1960, époque où il ronéotait les Séminaires à la clinique de La Borde. Il entretient un flottement quant à sa lecture de l'œuvre de Deleuze et Guattari, auxquels on l'a longtemps associé ; il est surtout question de *Rhizome*, qui se réfère aux lignes d'erre ; de *L'Anti-Œdipe*, en passant ; il concède à Guattari « un certain nombre de petites aires d'accord » avec *La Révolution moléculaire*, qu'il a lu « en ricochant de paragraphe en paragraphe » (lettre du 30 octobre 1977) ; il cite *Dialogues* de Deleuze et Claire Parnet, reprend la notion de « plan de consistance », mais la mention (dans une lettre à Renaud Victor de novembre 1985) de l'infinitif « légèrer » utilisé par Deleuze dans *L'Image-temps* pourrait être le signe qu'il a lu son diptyque sur le cinéma. L'envoi par Althusser de « La découverte du docteur Freud » marque le début de leurs échanges, que Deligny prend au sérieux ; il étudie *Positions* ligne à ligne, lit *Réponse à John Lewis*, *Éléments d'autocritique*,

Philosophie et philosophie spontanée des savants (pas de mention de *Pour Marx* ni de *Lire le Capital*). Plus surprenant : son projet d'adapter la vie de Wittgenstein au cinéma, qui est l'occasion d'une véritable plongée dans l'œuvre du philosophe ; la longue lettre à Jacques Allaire du 19 octobre 1990 le montre aux prises avec, simultanément, le *Tractatus*, *Remarques philosophiques*, *Fiches*, *Conférences sur l'éthique*, *De la certitude*, *Le Cahier bleu et le Cahier brun*, et la biographie de Wittgenstein par William W. Bartley III.

Son intérêt pour la biologie et l'éthologie date de La Grande Cordée. Une lettre laisse entendre qu'une de ses idées clés, celle d'*agir* comme « persistance d'une réaction » à un milieu disparu, lui vient d'Henri Wallon, dont il reprend la lecture dans les années 1970. Les éthologues (Konrad Lorenz, Karl von Frisch, Irenäus Eibl-Eibesfeldt) sont régulièrement cités et mis à contribution quand il s'agit de défendre l'« in-perçu » de l'inné, qu'il oppose au langage (en cela il ne suit pas Chomsky, mentionné à plusieurs reprises). Leroi-Gourhan (*Le Geste et la Parole*, *Le Fil du temps*) le conforte dans la pensée d'un lien nécessaire de l'espèce à ses fondements. La correspondance rend mal compte de l'importance pour lui de la pensée de Lévi-Strauss (il se réfère aux *Mythologiques* et aux livres tardifs, *Le Regard éloigné* et *Paroles données*, quand on sait qu'il a lu une grande partie de l'œuvre) ; il retient toutefois un entretien de 1979 de l'anthropologue, qui démonte de manière définitive à ses yeux les ravages de l'humanisme. Tout compte fait, il confie en 1987 aux Garrel avoir eu trois maîtres : son professeur de philosophie du lycée Faidherbe à Lille, Henri Wallon et l'« ami WITT » (Wittgenstein).

En janvier 1984, il écrit à Isaac Joseph : « Vous m'avez parlé de correspondance et il est vrai que j'ai écrit bien des lettres, répondant à qui m'écrivait. Et la correspondance bien partie chaque fois s'est échouée. / Vous savez que je lis volontiers H. Melville, J. Conrad, Christophe Colomb, le Capitaine Cook et Stevenson et d'autres de moindre renom qui ont en commun d'avoir navigué et découvert îles, archipels, continents ou baleines. À partir de ces lectures, je crois pouvoir vous dire comment et pourquoi ont échoué ces tentatives de correspondance, non pas qu'elles aient manqué d'élan, mais le fait est qu'elles manquaient d'ancre. » L'ancre est l'image du *balancer* de Janmari qui le fixe en un point (tandis qu'il tourne sur lui-même) et ce point est celui « d'où » Deligny parle et tente de voir. La mention de ces écrivains, « êtres de mer » et modèles d'écriture, apparaît au début d'une série de cinq lettres denses dans lesquelles il décortique *La Communauté inavouable* que lui adresse Joseph. C'est l'occasion pour lui de s'expliquer avec Mai 68 et la vision communiste « idyllique » qu'en donne Blanchot, avec ces « espaces de liberté inconnus » dont il doute que la « teneur en commun de notre atmosphère en ait augmenté » ; de leur opposer celui de l'« asile » où le peu de liberté qui existe se serait réfugié, et d'où tout serait à repenser.

Deligny ne quitte pas Graniers, ne voyage pas, ne rencontre que ceux qui viennent jusqu'à lui, ne commente pas l'actualité ou très peu (il en tire plutôt des idées générales, comme la critique de la publicité donnée à la « dissidence » : tout ce qui dénote l'anticommunisme l'écorche). Son activité épistolaire est tout entière tournée vers l'œuvre en train de se faire. Livres et films. Chaque fois que l'occasion

s'y prête, donc, il invite son interlocuteur à correspondre dans la perspective de publier. Les correspondances n'ont pas paru en tant que telles, et toutes n'ont pas pris forme, mais la plupart des ouvrages publiés furent effectivement tirés de ces échanges – dont nous restituons une bonne partie. Échanges intellectuels, lettres en forme d'essais, dont la plupart sont souvent de la même veine que les textes parus ; souvent le conflit affleure, avec Isaac Joseph surtout, qui fut le seul à douter de l'absence d'« autre », à évoquer l'existence du transfert ou à l'entraîner sur un autre territoire que le sien (du côté des Foucault, Deleuze, Lacan, Goffman, ou lorsqu'il cherche à tester l'efficacité du « delignysme » dans un milieu institutionnel et urbain). Deligny ne l'encourage pas moins à signer la part qui lui revient ou à prendre la direction des opérations (pour l'édition des *Cahiers de l'Immuable* ou de *Le Croire et le Craindre*). Il fait de même avec Jean-Michel Chaumont, qui met sa pensée en regard de celle de Heidegger ou de Mallarmé, lui propose de lire Clastres et de relire Giono (d'une manière ou d'une autre, les deux jeunes philosophes furent les seuls à tenter d'ébranler la tendance au solipsisme de la pensée de Deligny). Toute occasion d'écrire et de publier, de « signaler sa position » ou de « raconter une histoire », est bonne à prendre. Copfermann publie mais pas toujours : avec le temps, il voudrait voir Deligny « se dégager de l'autisme », persévérer dans le roman. *Rue de l'Oural* est l'un de ces livres qui, après avoir pris de multiples formes (récit, roman, scénario), ne trouve pas preneur. Il y en a quantité d'autres : sur ce point, la correspondance coïncide avec les archives.

La contemporanéité (1976-1977) des lettres adressées à Althusser (publiées ici pour la première fois intégralement) et du dialogue avec Franck Chaumon – autour de la publication d'articles dans *L'Humanité* et *La Nouvelle Critique* – produit l'effet d'un nœud « communiste » dans la correspondance, qui rappelle à la fois le compagnonnage de Deligny avec le PCF et sa proposition alternative d'un Nous commun et « d'espèce », intuition qui fait de lui l'un des précurseurs de l'anthropologie politique contemporaine – celle qui, dans le contexte de l'Anthropocène, pose la question du « point de voir » des « non-humains », des loups et des forêts.

La correspondance confirme, on l'a dit, la préoccupation permanente du cinéma depuis l'expérience de La Grande Cordée. Elle s'ouvre par un échange (respectueux) avec François Truffaut et (amical) avec Chris Marker (producteurs respectivement de *Ce gamin, là* et du *Moindre Geste*) et s'achève par des échanges avec Thierry Garrel. Le premier réflexe de Deligny, en arrivant à Monoblet, est de faire un film avec Janmari en même temps qu'il fonde le réseau « autour » de lui. Les trente années qui suivent sont jalonnées de projets de films (la plupart avec Renaud Victor), presque autant que de projets de livres, et l'invention de la vidéo permet à partir des années 1970 la présence quasi permanente d'une caméra (un « magnétoscope » à l'époque) dans les aires de séjour. La notion de « camérer », qu'on voit s'élaborer au fil de la correspondance, marque le passage progressif du cinéma à l'image, des objets-films réalisés ou non dans le contexte du réseau à l'image pensée à partir d'hypothèses sur la perception autistique. L'échec des livres parus chez Hachette (qui, on le devine, occasionne la mise à pied de Copfermann) fait dire à Deligny : « Puisqu'il me semble bien que ce que je veux tenter d'écrire ne

SE lit pas, je mettrai la barre toute vers camérer» (lettre à Copfermann du 1^{er} mars 1982). En 1992, la relecture de son propre roman, *Adrien Lomme*, dans lequel il relève ce qui pourrait «faire image», est l'occasion d'une dernière méditation sur la notion d'empreinte. Les aphorismes de Lichtenberg, envoyés à bon escient par Thierry et Nadèjda Garrel, font retour dans *Essi* et *Copeaux*, haïkus peut-être plus fidèles à l'«image qui ne se voit pas» de «camérer» que bien des plans cinématographiques tentés par Renaud Victor. L'image pourrait donc s'écrire plus aisément que se filmer.

Dans ses lettres du début à Jacques Lin, Henri Cassanas, Jean-Pierre Daniel, c'est en priorité du réseau qu'il s'agit : Deligny cherche à constituer une équipe, il réfléchit les principes et le lexique de l'organisation, il imagine des antennes ailleurs en France ou à l'étranger (sa recherche fait écho, dit-il, au Canada, en Argentine, au Brésil, où, depuis, certains de ses livres ont été traduits), il contribue aux *Cahiers de l'Aire* avec quelques textes qui font parler de la tentative. Les échanges avec Germaine Le Guillant, son «agent» des Ceméa à Paris, lui permettent de mesurer les échos de la tentative dans le milieu de l'éducation populaire et du travail social. Il s'isole mais attend des échos de son isolement. Dans l'ensemble, c'est l'*imagination* de Deligny qui frappe, l'invention permanente de pratiques, d'objets, de projets de films ou de théâtre, susceptibles de maintenir le réseau et les enfants en mouvement. Lorsque cette organisation est menacée par ce qu'il considère comme un mauvais coup de Guattari (la mise en vente au plus offrant de Gourgas, où le tournage d'un film était prévu), il exprime son amertume (lettre à Guattari du 4 mars 1978). Le réseau est pauvre, Deligny demande constamment de l'aide, sous forme d'argent, d'essence, de pellicule, de papier, de livres, de crayons ; les lettres disent aussi le souci obsédant de son indépendance à l'égard des institutions et le refus de s'associer à des «causes» (celle de l'affaire Sigala, par exemple) ou à des courants pédagogiques quels qu'ils soient.

Dans une lettre à Françoise Dolto (16 février 1972), il manifeste son inquiétude quant aux représailles possibles de la DDASS («Nous allons donc «vietnamiser» la tentative, c'est-à-dire que nous allons établir un réseau d'aires de séjour qu'ILS ne sont pas près de pouvoir «contrôler» (donc interdire)») et au risque d'être «à court d'enfants». Il est question dans leurs échanges des petits patients qu'elle lui adresse, et Dolto témoigne à Deligny confiance et admiration. On le sent d'abord satisfait, voire fier, de cette collaboration ; avec le temps il est repris par sa hargne antipsychanalytique et sa tendance à la misogynie. À Jacques Nassif, intercesseur auprès d'Althusser, il fait part de la vie du réseau ; il échange avec le psychanalyste – sur un mode un peu contourné, à la Lacan – des considérations sur le «maître», le «silence», les jésuites, et sur ce qu'il pourrait y avoir de commun entre la psychanalyse et la tentative.

Les lettres de Deligny nous sont parvenues des correspondants eux-mêmes ou de leurs ayants droit. La majeure partie d'entre elles sont manuscrites. À partir de 1976 (début de la correspondance avec Althusser), il arrive à Deligny de les dactylographier (ou de demander à Nicole Guy, membre du réseau, de le faire), et de les photocopier en plusieurs exemplaires. C'est ainsi que les archives de Monoblet

ont conservé une petite partie de ses lettres : celles à Althusser et à Gauchet, certaines adressées à Copfermann ou à Joseph dans les années 1980. (Certaines lettres à Chris Marker, Jean-Pierre Daniel ou Germaine Le Guillant étaient déjà dactylographiées au début des années 1970, et dupliquées par carbone.)

Une grande partie des lettres adressées à Deligny ont été retrouvées dans les archives de Monoblet. L'exiguïté et la précarité des lieux, et les déménagements successifs à l'intérieur du hameau, ont rendu difficile la conservation de l'intégralité des lettres (une partie de celles de Louis Althusser, on l'a dit, de Françoise Dolto et d'Henriette T., et bien d'autres encore dont nous ne soupçonnons pas l'existence, sont perdues). Elles se trouvaient dans le grenier du lieu d'accueil, parfois dans des chemises, le plus souvent en vrac, mêlées à des textes, des brouillons et des notes.

L'une des tâches les plus complexes – hormis le déchiffrement de certaines graphies – fut celle de la datation. Deligny mentionne très rarement l'année. Il lui arrive de dater une lettre du mois seulement (sans le jour) ou d'écrire « Ce jour-ci, veille de demain et lendemain d'hier ». Les correspondants sont plus scrupuleux, mais à peine. Dès lors, il s'est agi de reconstituer un fil en tablant sur quelques repères sûrs, dates des publications et des films, événements, anniversaires, réponses à des questions ou continuité d'un sujet abordé dans la lettre précédente. Les erreurs ne sont pas exclues.

La sélection est, comme on le sait, acte d'interprétation. Fernand Deligny n'appartient pas à l'institution littéraire, et on ignore s'il aurait de lui-même appelé de ses vœux la publication de sa correspondance. Il n'a désigné personne pour la mettre en œuvre. Gisèle Durand-Ruiz, la plus proche des « présences proches » et son exécutrice testamentaire, nous a non seulement autorisés à la publier, mais témoigné une confiance absolue. Il en a été de même de la plupart de ses correspondants. Fort de cette liberté, L'Arachnéen n'a eu que son propre regard, formé par l'édition des *Œuvres* et des ouvrages suivants, pour décider d'un choix de lettres. Le privilège et le risque sont immenses. Le corpus de la correspondance n'est pas définitivement établi. Des interlocuteurs, connus ou inconnus, en possession de lettres, se feront connaître après la publication. Certains, qui savaient le travail en cours, ont redécouvert au dernier moment une correspondance oubliée. Les lacunes (tel ensemble – ou telle partie d'un ensemble – disparu, le refus que nous ont opposé Jean-Michel Chaumont de publier ses lettres et les ayants droit de Félix Guattari celles de leur père) sont sans doute susceptibles de priver un échange de sa justesse ou de sa complexité, une adresse de sa réponse. Le déclin des utopies et la fin du réseau, au milieu des années 1980, n'expliquent pas le faible nombre de lettres des années 1985 et 1986 ; le silence de Deligny en 1995 est sans doute dû à son hospitalisation.

Dans un premier temps, nous avons imaginé ne publier que les échanges avec les correspondants les plus marquants, au sens de la quantité et de la qualité intellectuelle et littéraire des lettres, en les livrant séparément, comme une série de points forts. La découverte progressive d'un grand nombre de correspondants avec lesquels l'échange épistolaire fut plus ponctuel nous a convaincus de tenter de former un récit parallèle à celui des *Œuvres*, en faisant apparaître des

personnages, entendre différentes voix, et en rendant compte plus fidèlement du nombre de sollicitations venues de ce « monde » dont Deligny avait pris le parti de s'éloigner tout en faisant son possible pour en être entendu. Nous n'avons pas exclu, ici ou là, lorsqu'ils complètent le récit, quelques échanges entre les interlocuteurs de Deligny (Jacques Lin à Isaac Joseph, François Truffaut à Renaud Victor, Huguette Dumoulin à Franck Chaumon, etc.).

Nous avons tenté de rendre compte de l'importance (en quantité) de chacune des correspondances, en privilégiant les lettres de Deligny sur celles de ses correspondants, et sans écarter celles qui s'apparentent à des essais, dans lesquels on retrouve ce même aspect répétitif, ce « pérorer » (comme il le dit lui-même) qui caractérise certains textes parus. Dans cet ordre d'idées, une exception : nous n'avons pas inclus une série de lettres adressées presque quotidiennement entre le 1^{er} janvier et fin février 1983 à Jean-Michel Chaumont, et qui portent sur le thème de l'asile, en écho aux lignes consacrées à la tentative dans *La Pratique de l'esprit humain* ; nous avons voulu éviter d'interrompre la fluidité des échanges par la présence de ce qui aurait été un livre en soi, adressé à un seul interlocuteur. Parmi les lettres des correspondants, nous avons fait un choix plus strict, conservé celles qui nous paraissaient les plus représentatives de moments marquants (dans le fil de l'histoire éditoriale ou cinématographique par exemple), en éliminant celles à nos yeux plus secondaires ou qui entrent dans des détails trop techniques. Nous avons cherché un équilibre et un rythme, en faisant autant que possible se succéder les lettres et leurs réponses, mais aussi lettres longues et courtes (les lettres aux parents, au ton souvent enlevé, ont assuré ce rôle de ponctuation). La *Correspondance des Cévennes* révèle aussi ce qui n'est que latent dans les *Œuvres* : la légèreté, l'humour, la mélancolie aussi, et la sagesse des dernières années. On sera étonné de la qualité littéraire de ces lettres, écrites sans ratures ou presque, comme d'une traite, où la rigueur intellectuelle s'associe au *Witz*.

L'ensemble propose donc un récit à plusieurs voix, dans lequel une voix domine et en reçoit des échos multiples, à l'image du dessin de Deligny en couverture, où d'un petit carré au fusain (sa table de travail ?) partent une série de courbes plus ou moins elliptiques.

L'édition d'une correspondance se passe rarement de la reproduction de quelques lettres manuscrites, censée restituer la vibration de la graphie, le réel logé dans le *tracer*. Les lettres manuscrites – celles de Deligny – auraient pu être intégralement reproduites pour former un grand grimoire parcouru de signes démesurés (les points d'interrogation), de lettres agrandies, de marques au fusain, de mots entourés et de dessins. Manière, qui lui aurait sans doute plu, d'inciter à « voir » plutôt qu'à « comprendre », et de montrer en quoi la correspondance assume le rôle de laboratoire des cartes. L'aspect graphique des lettres est en effet inhérent à sa pensée de l'image, et les circonstances (le papier qu'on lui apporte, souvent « tombé du camion ») ont fait que la plupart d'entre elles sont écrites sur de grandes feuilles A3 où son réflexe graphique et sa grande écriture lisible sont à leur aise. La *Correspondance des Cévennes* inclut donc, outre des documents (notes et graphiques inédits de Deligny, pages de journaux, couvertures de revues

et d'ouvrages, cartes postales), un grand nombre de lettres manuscrites dont la transcription typographique restitue difficilement l'équivalent de tel trait ou de tel signe, l'élan de la main et du crayon. Ces reproductions attestent des particularités de l'écriture de Deligny : les libertés qu'il prend avec les règles typographiques, ses idiosyncrasies orthographiques et syntaxiques, et, en tout cela, l'absence de systématisme. Dans une lettre à Isaac Joseph du 31 mai 1975, Deligny avertit : « le style de Janmari est très, très ampoulé, en ce sens que le détour est + important que le projet qui irait droit au but / ce ratissage de l'“Y” et du “en”, cette “correction” ne me dit rien qui vaille. » Une liste des partis pris éditoriaux se trouve à la fin du volume.

Il a paru nécessaire d'accompagner l'édition de cette correspondance d'un conséquent travail d'annotation, en renvoyant régulièrement aux *Œuvres* mais sans les considérer comme « acquises », et donc en reprenant, de manière synthétique, certaines des informations qui s'y trouvent. Il fallait présenter non seulement les correspondants, l'historique de leur lien à Deligny, mais les nombreux personnages mentionnés dans les lettres ; situer les courants, organismes, associations, auxquels il est fait allusion. Rappeler des événements sous-entendus de la vie du réseau. Donner les références des œuvres citées, rétablir l'intégralité d'une citation pour mettre en évidence ses partis pris, ou simplement sa désinvolture philologique. Redonner, ici ou là, quand l'occasion s'en présente, quelques lignes d'un livre (de lui ou d'autres) ; manière de ressusciter et faire résonner entre eux des fragments de textes, de donner davantage à lire. Déplier en somme, pour éviter de livrer des données trop cryptées et pour rappeler l'épaisseur de l'expérience vécue transposée dans l'écriture. Déplier au risque d'interpréter, déplier pour aider le récit, la pensée et les images à se former.

Sandra Alvarez de Toledo

1968

«leurs gestes parlent un autre langage, ils ne sont pas complémentaires des mots et ça se voit, plus proches de ceux d'un chimpanzé que de ceux d'un enfant. Il ne s'agit ni d'une déformation, ni d'un ralentissement: ils sont autres parce que ce qui les commande n'est pas une pensée verbale»

Deligny à François Truffaut, 22 novembre

Fernand Deligny à François Truffaut

[novembre 1968 ¹]

À nouveau dans les Cévennes depuis avril ².

Il est à nouveau question de terminer “Le moindre geste”³.

Il y a quelques jours, j’ai ouvert la grosse malle de fer où s’entassent toutes sortes de papiers couverts d’écriture et, dans le tas, les tomes II et III d’Adrien Lomme que je ne me suis pas décidé à envoyer à Gallimard. Pauvre Adrien, sans destin et quasiment Inconnu, comme le soldat du même nom ⁴.

Dans la même couche de papiers, dans le “terrain” de la même époque, vos lettres. Adrien avait quand même réussi à se trouver un ami et me l’avait ramené ⁵.

Depuis plus d’un an, vit parmi nous (sept ou huit) un gamin de douze ans qui n’a jamais dit un mot de toute sa vie ⁶. IL n’est ni sourd, ni muet, preste comme un chimpanzé. La seule présence qui le fasse frémir, vibrer, est celle de l’eau qui coule, source, fontaine ou robinet.

“Adrien” qui, d’instinct, aurait refusé la parole. De crétin qu’il était, à se balancer, à se jeter par terre, à se cogner la tête contre les murs, il est devenu une brave petite bête qui met la table, va chercher l’eau, fait la vaisselle, ne nous quitte pas, l’un ou l’autre, où que nous allions, adapté à la vie sauvage : par quel miracle qui remet en cause toutes les théories de l’enfant dans son milieu proche car enfin son père est maçon. IL a toujours vécu au sein de sa famille dans la banlieue HLM de Châteauroux et voilà qu’ici IL se met nu dès qu’il peut dans le soleil : on dirait qu’il connaît par cœur des passages du Livre de la Jungle.

Il danse devant le feu. Pendant des mois, il est resté sur la pointe des pieds, même pour de longues marches : il flaire longuement ce qu’il mange. Il est beau, sauf quand il se met à grimacer, exactement comme un jeune orang-outang. Enfant-singe comme on parle d’enfants-loups mais comment tout ça peut-il venir de la banlieue de Châteauroux ?

Bref. Je ne finirai pas de le décrire et d’en parler. Il est, en fait, mon maître-à-penser puisque je l’ai pris avec nous pour chercher ce que pourrait être un langage-non-verbal.

“Le moindre geste”. Le conseiller technique à la Jeunesse de la région de Marseille (qui a fait l’IDHEC, a travaillé avec Planchon) a vu quelques bobines ⁷. Enthousiasmé, il a trouvé un p’tit producteur (VALLE, “Film et Son”) qui nous prête ses installations à Marseille pour le montage, mixage, etc... Il veut bien y travailler bénévolement, jour et nuit, etc... Nous, les quelques-uns qui avons

“fait” ce film (moins Jo Manenti que nous avons larguée une fois pour toutes) nous sommes toujours ensemble⁸. Y compris Yves, le “débile profond” du film. Pour le moment, ils font les vendanges. L'enfant-chimpanzé a une peur panique de la mule.

La sortie de ce film (les quelques sous que ça peut rapporter), je ne vois pas d'autre planche de salut pour la survie de notre tentative. Il faut, autour de Jean-Marie (l'enfant sans paroles), des présences proches aussi disponibles et constantes que l'eau qui coule et plusieurs, pour qu'elles élaborent entre elles ce langage sans mot, hors les mots, que Jean-Marie pourrait emprunter, qui lui permettrait “d'articuler” une pensée qui n'aurait rien à foutre de ce satané vocabulaire dont se targue notre espèce mais qui est la matière même de l'Institut⁹.

ETC...

deligny

J'ai aussi, sous la main, un projet de film
c'est la région des Camisards¹⁰

la Tour de Constance, à Aigues-Mortes, lieu de concentration et tout ce qu'il y a d'immuable dans la lutte entre l'État et... les Autres, le Reste.

Tous ces endroits qui sont pareils à ce qu'ils étaient en 1700, du temps de Cavalier qui avait vingt ans et des prophétesses. On se croirait en mai 68, avec Guevara et dans ce service d'adolescents pervers de l'Hôpital Psychiatrique d'Armentières au sein duquel se préparait, pendant des mois, l'évasion, la même que celle qui se préparait, dans la Tour de Constance bâtie par St Louis. et les grottes, par ici et tous les Tartuffe du pouvoir établi.

1. Nous déduisons la date de celle de la réponse de François Truffaut (lettre suivante).

Cette lettre de Deligny a paru (avec d'autres) dans «Correspondance François Truffaut – Fernand Deligny», présentée par Bernard Bastide, 1895, n° 42, février 2004, p.98-100.

La première rencontre entre Truffaut et Deligny eut lieu en août 1958 dans l'Allier, où Deligny vivait avec les membres de La Grande Cordée. Truffaut était venu lui rendre visite, sur le conseil d'André Bazin, pour lui soumettre le scénario de ce qui devint *Les Quatre Cents Coups*. Pour des précisions sur La Grande Cordée et sur cette rencontre, voir Fernand Deligny, *Œuvres*, Paris, L'Arachnéen, 2007, p.382-425. Il sera désormais fait référence à cet ouvrage sous la forme simplifiée *Œuvres*, accompagnée des numéros de pages. Nous ferons de même pour *L'Arachnéen et autres textes* et *Cartes et lignes d'erre. Traces du réseau de Fernand Deligny, 1969-1979*, parus à L'Arachnéen respectivement en 2008 et 2013.

2. De février 1965 à juillet 1967, Deligny avait vécu avec quelques membres de l'ex-Grande Cordée près de la clinique de La Borde, où Jean Oury et Félix Guattari lui avaient proposé d'occuper un poste de moniteur («moniteur» était le mot attribué à ceux qui n'étaient ni patients ni médecins). Fin 1966, une amie de sa logeuse lui confiait son fils autiste, Jean-Marie, et le 14 juillet 1967 Deligny quittait La Borde avec l'enfant pour le village de Monoblet, en Cévennes, où Guattari lui avait demandé d'animer sa propriété (une grande magnanerie dite «Gourgas») transformée en lieu de rencontres entre militants et intellectuels. À partir de cette date, Deligny fait un certain nombre d'allers-retours entre Gourgas et La Borde, avant de

se fixer définitivement dans le hameau de Graniers, à quelques centaines de mètres de Gourgas, avec Jean-Marie, Yves G., Gisèle et Any Durand, Jacques Lin, Guy et Marie-Rose Aubert, pour fonder le «réseau», organisation informelle de prise en charge d'enfants autistes.

3. Il s'agit du film tourné entre 1962 et 1965 par le groupe de La Grande Cordée, fondée par Deligny en 1948 (dont il est convenu de dater la fin du départ d'Huguette Dumoulin, en 1962; au sujet de La Grande Cordée, voir *Œuvres*, p. 598-635). *Le Moindre Geste* est inclus (avec deux autres films, *Ce gamin, là* et *À propos d'un film à faire*) dans le coffret DVD intitulé *Le Cinéma de Fernand Deligny*, publié par les Éditions Montparnasse (coll. «Le geste cinématographique») en 2007.

4. Le roman *Adrien Lomme* a paru chez Gallimard en 1958 (repris chez François Maspero en 1977 et dans *Œuvres*, p. 443-585). Deligny fait référence à une suite d'*Adrien Lomme* dont le titre aurait été *Le Saint aux pieds cassés*. «Sans destin et quasiment inconnu» fait allusion à Adrien, le personnage principal du roman, mais aussi à l'échec commercial du livre. Deligny fit du «soldat inconnu» l'un des motifs de l'ouverture de son autobiographie, éditée par Isaac Joseph, *Le Croire et le Craindre* (Paris, Stock, 1978; *Œuvres*, p. 1090).

5. L'«ami» est François Truffaut, qui avait lu *Adrien Lomme*, paru quelques mois avant sa visite à Deligny dans l'Allier.

6. Le «gamin de douze ans» est Jean-Marie J. (voir note 2), alias «Janmari» – diagnostiqué encéphalopathe profond par le service de neuropsychiatrie infantile de la Salpêtrière en 1961 – dont le mode d'être fut à l'origine de la création du réseau et de la recherche de Deligny sur le langage.

7. Jean-Pierre Daniel avait commencé l'inventaire des rushes du *Moindre Geste* en septembre 1968, au Centre social de la Maurelette, à Marseille. Voir *Œuvres*, p. 598-606, et *infra*, p. 85.

8. La manière peu élégante dont Deligny parle de Josée Manenti, qui avait financé le tournage du *Moindre Geste* en achetant caméra et magnétophone, et avait assuré les prises de vues du film, fait suite à leur brouille à l'époque où Deligny travaillait à La Borde et où ils avaient entrepris le montage – dont une version avait été montrée à Truffaut. Josée Manenti avait rejoint La Grande Cordée en 1953 (comme assistante de la «Consultation enfance» créée par Deligny à la demande de la RATP, voir *Œuvres*, p. 390).

9. L'ensemble des motifs de la recherche à venir de Deligny se trouvent dans cette dernière phrase. Dans les *Cahiers de la Fgéri* (Fédération des groupes d'études et de recherches institutionnelles), petite revue ronéotypée fondée par Félix Guattari – dont les premiers numéros (1968) furent réalisés par Deligny, Jacques Lin et Gisèle Durand-Ruiz, à La Borde et Gourgas –, il avance l'idée de «langage non verbal», qui donna lieu quelques mois plus tard à l'invention des cartes (voir *Œuvres*, p. 636-671).

10. À peine arrivé de La Borde, Deligny avait proposé aux habitants de Gourgas de réaliser un film sur les camisards (dont les Cévennes étaient le territoire et dont Jean Cavalier – mentionné plus bas – était l'un des principaux chefs), mais personne, sauf Jacques Lin, ne l'avait suivi.

—

François Truffaut à Fernand Deligny

Paris, le 15 novembre 1968

Cher ami,

Je suis très content de recevoir de vos nouvelles.

Ce que vous me dites à propos du garçon de Châteauroux qui est avec vous m'intéresse infiniment, car je compte tourner, l'année prochaine, un film intitulé

CLINIQUE DE
NEURO-PSYCHIATRIE INFANTILE

PARIS. LE 15-7-65

HÔPITAL DE LA SALPÊTRIÈRE

SERVICE DU PR. L. MICHAUX

Je soussigné, Docteur D.J. DUCHE,
Professeur Agrégé à la Faculté,
Médecin des Hôpitaux, certifie que
l'enfant Jean Marie [REDACTED],
né le 24-9-1955, a été pris en obser-
vation à la Clinique de Neuro-
Psychiatrie Infantile de La Salpêtrière
le 16 septembre 1961.

Il s'agit d'un encéphalopathe profond,
présentant des traits psychotiques
manifestes. Son quotient mentzl, prati-
quement impossible à évaluer, étant donné
son agitation et la dispersion de son
attention, pouvait être situé à l'époque
aux environs de 0, 50.



Prof. Ag. DUCHE

“L’Enfant Sauvage” et qui est tiré d’un texte que vous connaissez probablement : le mémoire ou plutôt les deux mémoires de Jean Itard sur Victor de l’Aveyron, rédigés tout au début des années 1800.

Si je n’étais pas obligé de quitter Paris dans quelques jours pour l’île de la Réunion¹ d’où je ne reviendrai qu’au début de l’année prochaine, j’aurais pris aussitôt le train ou ma voiture pour venir vous voir.

Je suppose que votre garçon est trop fragile pour qu’il soit question d’envisager de le faire tourner et de lui faire jouer le rôle de “l’enfant sauvage”, mais la description que vous me donnez de son comportement est tellement proche de ce qu’Itard a décrit dans ses textes et de ce que nous voulons obtenir dans le film, que je suis extrêmement troublé.

Je crois, en tout cas, que votre garçon devrait nous servir de modèle à la fois pour choisir le garçon qui jouera effectivement le rôle et pour nous inspirer un style de comportement corporel.

Ma script-girl, Suzanne Schiffman, qui viendra me rejoindre à l’île de la Réunion fin novembre connaît déjà par cœur le scénario de L’Enfant sauvage et elle a déjà commencé la préparation du film ; elle a visité l’Institut des Sourds-Muets et interrogé plusieurs personnes.

Accepteriez-vous qu’elle vienne dans les prochains jours vous rendre visite, observer le garçon, éventuellement prendre des photos (les vôtres sont très impressionnantes) et, par la même occasion, elle vous donnerait à lire le scénario et recueillerait vos premières observations.

J’ai besoin d’une réponse assez rapide de votre part, car sa visite devrait se situer entre les 21 et 25 de ce mois puisque le 28 elle prend l’avion pour la Réunion.

Vous pouvez nous envoyer une réponse télégraphique à : Carosfilms – Paris, ou nous téléphoner en PCV à : ALMa 12-73 et ALMa 12-74 (ma secrétaire s’appelle Madame de Givray).

Suzanne Schiffman viendrait par le train (elle ne sait pas conduire), il faut donc lui donner toutes les indications pour qu’elle puisse arriver jusqu’à vous.

Je ne veux pas vous bousculer ; si vous pensez que ce programme est trop précipité, je reprendrai contact avec vous après la terminaison de mon film actuel, c’est-à-dire à la mi-février, mais vos photos et vos commentaires m’ont mis dans un état de grande curiosité. J’ai écrit à Mademoiselle Any Durand à Montpellier, je lui ai passé une commande et aussi une liste de personnes qui seront probablement intéressées par les jeux et jouets de l’Atelier de l’Aire².

Je regrette vos hésitations à confier aux éditeurs la suite de votre livre et nous en reparlerons quand nous nous verrons ; j’emmène d’ailleurs Adrien Lomme dans mon voyage pour le relire tranquillement.

Je quitte Paris mardi soir et, si cette lettre vous parvient assez vite, j’aurai peut-être de vos nouvelles avant mon départ.

De toutes manières, votre lettre m’a fait un grand plaisir et j’espère bientôt vous revoir.

Bien amicalement vôtre

François Truffaut

1. Pour le tournage de *La Sirène du Mississippi*, sorti en juin 1969.

2. L'Atelier de l'Aire n'a jamais existé en tant que tel. Pour survivre – le réseau a toujours vécu dans une grande pauvreté mais les premiers mois furent sans doute les plus difficiles –, Deligny et les « présences proches » (formule qui désigne les adultes en charge des enfants) avaient fabriqué des jouets en bois pour les vendre. Le mot « aire » fait partie du vocabulaire employé par Deligny pour spécifier l'expérience du réseau, qu'il appelle également la « tentative ». Dès son arrivée dans les Cévennes, il fut approché par un groupe d'éducateurs spécialisés, de psychothérapeutes et de pédopsychiatres (notamment Jacques Allaire, Pierre Boiral, Michel Exertier, Jean-François Gomez, Georges Bourdoul) qui fondèrent une revue intitulée *Les Cahiers de l'Aire*. Le premier numéro parut en mai 1969 (voir *Œuvres*, p. 674) ; Deligny et Jacques Lin publièrent plusieurs textes dans les différentes livraisons de la revue. Plus tard, Deligny inventa l'expression « cerne d'aire » pour désigner l'espace « hors langage » vécu par les enfants autistes, et dont la forme était analogue aux cercles tracés *ad infinitum* par Janmari.

■

Fernand Deligny à François Truffaut

Graniès, le 16 novembre 1968

cher ami,

Je reçois votre lettre du 15 nov.

J'ai relu et relu les mémoires d'Itard¹ (et toutes sortes d'écrits à propos des enfants-loups et autres) et c'est là justement ce qui me rend perplexe depuis un an.

Jean-Marie J., enfant de Châteauroux, si on l'avait trouvé à Bornéo, il y aurait de quoi écrire des thèses sur l'enfant-chimpanzé. Il est le « sauvager » d'Itard et Mowgli, il se met nu dans le soleil, danse devant le feu, frémit à l'approche de l'eau qui source, marche sur la pointe des pieds pendant des heures, glapit, chantonne dans sa gorge à longueur de journée, et ses mains... à croire qu'il a été élevé à Bali.

Il n'est pas fragile du tout.

MAIS la parole est pour lui ce que l'algèbre était pour moi au lycée.

Peut-IL tourner ?

Tout dépend du mode de tournage.

Si votre script-girl vient nous voir, nous pourrions parler de tout ça.

Any Durand a téléphoné tout à l'heure à votre secrétaire à ce sujet.

Nous irons chercher Suzanne Schiffman à la gare si nous sommes prévenus un jour (ou deux si possible) avant.

Je ne bouge guère de GRANIÈS, petit hameau près de Monoblet. On peut me téléphoner, en cas de besoin, chez Monsieur Saval (tél. : 4 à Monoblet), un ex-anarchiste espagnol qui est le propriétaire des alentours².

Quel dommage que je n'aie rien donné à éditer que vous puissiez lire entre Paris et la Réunion. Décidément, il va falloir que je m'y remette. Mais Jean-Marie a un tel dédain du verbe et on s'entend tellement bien, tous les deux, qu'il m'entraîne à ne rien dire.

Il semble maintenant certain que le montage du MOINDRE GESTE va commencer lundi prochain. Ça va se passer à Marseille. Par où revient-on de la Réunion ? En passant par Marseille, vous verriez où en est ce sacré monstre de film (18 heures d'images, au moins 5 scénarios successifs en cours de tournage...) et, ensuite, GRANIÈS est tout juste sur la route vers Paris. Il y aurait un petit Adrien (et même plusieurs) en argile d'Anduze cuite sur des bonnes bûches de chêne que j'ai modelé hier pour vous l'envoyer. Vous pourriez choisir. Le "chariot d'émigrants" (qui est un grand jouet), où faut-il l'envoyer ?

Amitiés

deligny

1. Le rapport d'Itard sur Victor de l'Aveyron avait reparu avec un texte de Lucien Malson, sous le titre *Les Enfants sauvages*, en 1964 (Paris, Union générale d'éditions, coll. « 10/18 »).

2. Ce M. Savall, que Deligny qualifie un peu rapidement d'« ex-anarchiste » (par amalgame avec les réfugiés de la guerre civile espagnole, nombreux dans la région), était propriétaire de plusieurs centaines d'hectares autour du hameau de Graniers (dont il possédait la moitié des bâtiments). Jacques Lin avait travaillé pour lui quelque temps afin d'avoir l'autorisation d'occuper le « grand atelier » (alors en ruine) que le réseau acheta plus tard et où Deligny finit ses jours.

■

Fernand Deligny à François Truffaut

GRANIÈS le 22 novembre 1968

Madame SCHIFFMAN a passé ici la journée d'hier et m'a laissé le scénario de l'ENFANT SAUVAGE qui illustre les mémoires d'ITARD. C'est bien là l'objet du film : rendre aussi fidèlement que possible les notes d'Itard.

Quant à l'Enfant lui-même... Ses attitudes, ses réactions, ses menus gestes sont ceux de Jean-Marie J. qui, tous les sens intacts et aiguisés mais privé de parole, est à peu près le "frère en situation" du Sauvage privé des autres : or leurs gestes ne sont pas les nôtres : leurs gestes parlent un autre langage, ils ne sont pas complémentaires des mots et ça se voit, plus proches de ceux d'un chimpanzé que de ceux d'un enfant. Il ne s'agit ni d'une déformation, ni d'un ralentissement : ils sont autres parce que ce qui les commande n'est pas une pensée verbale.

Comment faire pour que le Sauvage du film profite de l'existence de Jean-Marie ?

Madame SCHIFFMAN m'a dit qu'elle reviendrait ici en février. Nous examinerons le problème de plus près à ce moment là mais, dès maintenant, je veux vous dire que tous, ici, Jean-Marie le premier, sommes à votre entière disposition comme on dit d'habitude mais, pour une fois, c'est tout à fait réel.

Amitiés

deligny

1969

«Salut, compañero! J'ai comme du retard à la réponse, mais pendant que tu explores nos belles provinces, moi je vais de Mexico à Palente-les-Orchamps – Rhodiaceta, où il existe maintenant un groupe de cinéma ouvrier qui travaille tout seul»

Chris Marker à Deligny, 3 janvier

«les parents d'enfants-fous, j'entends ce qu'ils me demandent.
les enfants-fous, j'entends ce qu'ils demanderaient.
les pouvoirs publics et assimilés, j'entends ce qu'ils ne veulent pas entendre.
mais les éditeurs, je n'entends pas.»

Deligny à Émile Copfermann, novembre

«Il ne s'agit pas d'exclure la parole des territoires: elle nous est nécessaire. Ce que je demande, c'est que "l'autre (et surtout les enfants) ne soit pas parlé".»

Deligny à Jacques Lin, 1^{er} décembre

Chris Marker à Fernand Deligny

3 janvier [1969]

Salut, compañero ¹ ! J'ai comme du retard à la réponse, mais pendant que tu explores nos belles provinces, moi je vais de Mexico à Palente-les-Orchamps – Rhodiaceta, où il existe maintenant un groupe de cinéma ouvrier qui travaille tout seul ² – et maintenant, avec Godard (qui, à ce détail près qu'il parle beaucoup, n'est pas sans m'évoquer ton enfant-chimpanzé) on va essayer de faire de l'anti-TV chez Maspero. Mais babioles que tout cela, la seule chose qui peut t'intéresser dans nos entreprises d'agit-prop, c'est qu'enfin nous avons sauté le pas de la production, saturés de la truanderie et surtout de la mythomanie des Producteurs, et décidés à subir de préférence le poids de notre incapacité plutôt que de celle d'autrui (bonne définition de l'autogestion...): bref nous (Resnais, Folon, Delvaux, moi, une dizaine de copains et de techniciens presque tous issus de Loin du Vietnam qui a été la grande cristallisation) nous sommes constitués en coopérative ³. Peu de moyens, bien sûr, et pas de fric, mais des tas de possibilités techniques, des crédits-laboratoires, des solutions de fait pour montage, mixage, que sais-je : dans quelle mesure ce zombie de production peut-il t'aider ? Où en est l'opération "Yves" ? Évidemment la distance n'arrange pas les choses, mais nous allons avoir une antenne à Nice, et toi tu ne viens jamais par ici ? En tout cas, si : il est possible de voir le matériel filmé (au cas où la solution Jeunesse et Sport n'aurait pas tout résolu) – il est possible de prendre en charge une équipe minimum pour suivre l'enfant-chimpanzé – ou simplement si du matériel et de la pellicule sont utilisables par chez vous, dis-moi. Sans promesse, car on résout les problèmes au jour le jour, mais avec tous les efforts possibles. À bientôt ⁴ ?

Chris Marker

1. Chris Marker et Deligny se sont connus en 1946 dans les bureaux de l'association Travail et Culture, dont Deligny était délégué pour la région du Nord. Chris Marker dirigeait à l'époque avec Joseph Rovay la revue *Doc* (qu'ils quittèrent suite au refus du parti communiste qu'y paraisse un extrait de *L'Espoir* de Malraux), publiée conjointement par Peuple et Culture et Travail et Culture. En septembre 1948, Marker publia une recension des *Vagabonds efficaces* (paru en 1947) dans *Esprit*, et deux ans plus tard, avec Henri Michard (inspecteur à l'Éducation surveillée et futur premier directeur du Centre de formation et de recherche de l'éducation surveillée), dans *Esprit* toujours (n° 169, juillet 1950), une longue enquête sur la jeunesse délinquante (voir *Œuvres*, p. 157), intitulée « Documentaire ». *Olympia 52*, son premier long-métrage (un documentaire sur les Jeux olympiques d'Helsinki), fut réalisé avec les fondateurs de Peuple et Culture, Joffre Dumazedier et Benigno Cacérés. La rencontre Marker-Deligny s'inscrit donc sur un fond d'engagement commun dans les mouvements d'éducation populaire de l'après-guerre et sur leur intérêt partagé pour une forme de cinéma militant que Deligny envisageait de mettre en œuvre avec les membres de La Grande Cordée (voir son texte « La caméra outil pédagogique » (1955), *Œuvres*, p. 414-417). Sa correspondance inédite avec Irène Lézine, membre de La Grande Cordée, témoigne du rôle central que Deligny entendait donner au cinéma dans l'organisation collective. On n'a pas trouvé trace jusqu'à présent d'échanges épistolaires entre Marker et Deligny avant 1969, date de cette lettre. Cependant, dans une lettre à Truffaut vraisemblablement datée de l'été 1958 (voir « Correspondance François Truffaut – Fernand Deligny », 1895, *op.cit.*, p. 82), Deligny parle d'un « thème tiré de [s]on travail » dont il aurait fait part à Marker qui aurait été, dit-il,

« fort tenté de réaliser ce documentaire ». Cet échange entre Deligny et Marker (qui ne donna lieu à aucun film) dut se situer peu après leur rencontre ou dans les premières années de La Grande Cordée.

2. Chris Marker fait allusion à l'expérience des groupes Medvedkine, nom donné aux groupes d'ouvriers de Besançon et de Sochaux formés au cinéma par des techniciens du cinéma et des cinéastes (parmi lesquels Bruno Muel, Chris Marker, Joris Ivens, Jean-Luc Godard). Plusieurs films furent réalisés collectivement, entre 1967 et 1974, dans le cadre des luttes de l'usine textile de la Rhodiaceta (Besançon) et Peugeot (Sochaux). Le début de l'expérience coïncide avec la venue de Marker en 1967 au centre culturel de Palentes-Orchamps, dont l'action était inspirée de celle de Peuple et Culture (lire les pages que consacre Arnaud Lambert à cette expérience dans son livre *Also known as Chris Marker*, Cherbourg, Le Point du jour, 2013, p. 119-131). Bruno Muel fut plus tard le producteur de *Fernand Deligny. À propos d'un film à faire et de De jour comme de nuit* (tourné dans la prison des Baumettes à Marseille), réalisés respectivement en 1989 et 1990 par Renaud Victor. Pour des informations précises sur cet épisode, voir le dossier qui lui a été consacré dans la revue *L'Image, le Monde*, n° 3, automne 2002.

3. La coopérative SLON (Service de lancement des œuvres nouvelles, et « éléphant » en russe) fut fondée à l'automne 1968 dans le sillage des expériences de cinéma collectif et militant : *Loin du Vietnam*, film collectif réalisé entre janvier et juin 1967, avait été projeté en octobre 1967 à Besançon. Dans un courriel adressé à Bernard Bastide le 2 décembre 2003, Marker écrivait : « Deligny était là depuis le début de l'aventure Travail et Culture, c'est certain. [...] on peut dire que si SLON a été créé – légalement – c'est bien pour produire *Le Moindre Geste*, qui me paraissait exemplaire de ce cinéma différent pour lequel nous fourbissions nos outils. Je n'ai pas eu à le regretter. » (cité par A. Lambert dans *Also known as Chris Marker*, *op. cit.*, p. 128).

4. Ni la lettre de Deligny à laquelle Chris Marker répond ici, ni la réponse de Deligny à cette lettre de Marker, n'ont été retrouvées.

—

Fernand Deligny à Germaine Le Guillant

le 19 juin 1969

Merci pour ta lettre.

Mon avis sur son travail, Ginette Michaud l'aura dans les Cahiers qui sont faits pour ça entr'autres choses : m'expliquer avec la Psychothérapie Institutionnelle ¹. Ils peuvent faire ce qu'ils veulent de Freud, Marx, Freinet, etc... etc... Je ne suis pas encore empaillé. Et ce que je dis, je le dis avec mes mots qui sont les mots de tout le monde un petit peu décapés. Je suis rudement content d'avoir ramassé ce petit caillou de rien du tout qui se prononce "ailleurs" et qui n'a l'air de rien mais qui va bien à jeter dans l'œil du cyclope institutionnel dont la prétention m'a rendu ma hargne que j'avais crue usée par les Sauvages de l'Enfance et autres Sécurités Sociales. Pour peu qu'ils ne soient pas polis, ça va faire des bulles.

L'AIRE

Je voudrais bien travailler avec Ponzetto de Montdevergues dont j'ai entendu parler . Si tu peux amorcer par là à l'occasion , nous ferions comme avec Monnerot .
le 19 juin 69

S. Romanel

24 JUN 1969

rép.

Germaine le Guillant

CEMEA

55 , rue St-Pacide

Paris 6°

Merci pour ta lettre .

Mon avis sur son travail , /5

GINETTE MICHAUD
Ginette Michaud l'aura dans les Cahiers qui sont fait pour ça entr'autres choses : m'expliquer avec la Psychothérapie Institutionnelle . Ils peuvent faire ce qu'ils veulent de Freud , Marx , Freinet , etc...etc...Je ne suis pas encore empaillé . Et ce que je dis , je le dis avec mes mots qui sont les mots de tout le monde un petit peu décapés . Je suis rudement content d'avoir ramassé ce petit caillou de rien du tout qui se prononce "ailleurs" et qui n'a l'air de rien mais qui va bien à jeter dans l'oeil du cyclope institutionnel dont la prétention m'a rendu ma hargne que j'avais cru usée par les Sauvages de l'Enfance et autres Sécurité Sociales . Pour peu qu'ils ne soient pas polis , ça va faire des bulles .

Je t'envoie par même courrier "l'ici-là et l'ailleurs" . Les "formules" (je ne sais pas comment appeler ça) en sont numérotées . Tu me dis ce que tu as me dire au sujet de tel ou tel passage n°..... Tu m'envoies tes notes et tu envoies le manuscrit dès que tu peux à Pierre Hirsch qui m'a envoyé un peu d'argent ces temps derniers vu qu'on ne bouffait plus et pour cause et que ces sous , il se les rendra sur les droits d'auteur de "l'ici-là et l'ailleurs" pour lequel il cherche un éditeur . Il a déjà un exemplaire qu'il doit laisser à Gallimard puisque je suis sous contrat depuis Adrien mais ça ne doit pas rentrer dans leurs normes d'édition .

Je transmets l'écho de ta présence à Avignon en Juillet à l'armée de l'Aire qui sont cinq ou six .

Amitiés

Tu regarderas une copie de ta version qui Avignon
qu'il est pas bien loin de la frontière. Non
pouvons aller te chercher si on veut se
voir.

Janis
S. Romanel

recherches

spécial | analyse
institutionnelle
et pédagogie
(documents critiques et cliniques)

par Ginette N. MICHAUD

SEPTEMBRE 1969 - 15 FRANCS

Je t'envoie par même courrier "l'ici-là et l'ailleurs". Les "formules" (je ne sais pas comment appeler ça) en sont numérotées. Tu me dis ce que tu as [à] me dire au sujet de tel ou tel passage n° Tu m'envoies tes notes et tu envoies le manuscrit dès que tu peux à Pierre Hirsch² qui m'a envoyé un peu d'argent ces temps derniers vu qu'on ne bouffait plus et pour cause et que ces sous, il se les rendra sur les droits d'auteur de "l'ici-là et l'ailleurs" pour lequel il cherche un éditeur. Il a déjà un exemplaire qu'il doit laisser à Gallimard puisque je suis sous contrat depuis Adrien mais ça ne doit pas rentrer dans leurs normes d'édition.

Je transmets l'écho de ta présence à Avignon en Juillet à l'armée de l'Aire qui sont cinq ou six.

Amitiés

del

Tu regarderas une carte et tu verras qu'Avignon ça n'est pas bien loin de Graniès. Nous pouvons aller te chercher d'un coup de voiture.

Je voudrais bien travailler avec Ponzetto de Montdevergues dont j'ai entendu parler³. Si tu peux amorcer par là à l'occasion, nous ferions comme avec Monnerot⁴.

1. Une reformulation de la thèse de Ginette Michaud a paru dans un numéro spécial de la revue *Recherches*, en septembre 1969, intitulé *Analyse institutionnelle et pédagogie (documents critiques et cliniques)* et dédié à Lucien Sebag. Le chapitre I est consacré aux pédagogues Anton Makarenko et Pavel Blonski. Le chapitre III, « Expériences contemporaines de pédagogie libertaire en France », est consacré à La Grande Cordée et contient un ensemble précieux d'observations des enfants pris en charge par l'association. Il est à nouveau question de la thèse de Ginette Michaud *infra*, p. 38.

2. Deligny avait rencontré Pierre Hirsch au ciné-club que celui-ci avait fondé à Lille au début des années 1930. P. Hirsch fut ensuite le trésorier de La Grande Cordée. Dans cette période difficile de la création du réseau, Deligny lui envoyait régulièrement ses manuscrits en l'échange d'un soutien financier.

3. Le docteur Jean Ponzetto, premier pédopsychiatre chef de secteur dans le Gard ; Montdevergues est le nom du quartier de Montfavet (commune d'Avignon) où fut fondé l'hôpital psychiatrique du même nom. La rencontre entre Deligny et Ponzetto n'eut pas lieu.

4. Émile Monnerot était psychiatre à l'hôpital Édouard-Toulouse de Marseille ; il confia des enfants à Deligny dès 1969.

Chris Marker à Fernand Deligny

le 20 juin [1969]

Salut. Je suis passablement furieux parce que dans cette histoire j'ai tout l'air de l'affreux qui promet et ne tient pas (l'inverse de Pompidou), mais surtout je suis navré que ce retard compromette ton travail, lequel me paraît une des dernières choses pourvues de racines dans ce pays déraciné. Bon, un mot pour t'expliquer: quand je suis parti pour Cuba en mars, j'avais non seulement la conscience en paix, mais j'étais même assez content du tour que prenaient les choses. Inger Servolin¹, notre tête organisatrice, s'occupait de coordonner le projet. Pierre Lhomme, mon opérateur du Joli Mai, avait découvert que la bicoque où il va se reposer de ses travaux était environ à 1 heure de chez toi. L'un et l'autre devaient prendre contact avec toi, et aussitôt que Pierre aurait achevé le tournage du film de Melville², convenir d'un temps optimum pour venir vous donner un coup de main, tout en vous laissant ma Beaulieu et de la pelloche. Parfait. Entre-temps je vais donc à Cuba et à Prague, puis un mois de travail en Corse, je rentre, et: Inger est partie faire la tournée des TVs européennes pour maintenir SLON à flot. Pierre s'est trouvé embarqué dans un nouveau film en Algérie. La Beaulieu a servi pour la campagne électorale. Bref, de priorité en priorité, et dans la pagaille quelquefois créatrice mais souvent agaçante de ce genre d'entreprise, tu es resté sur le sable, et ce qui me paraît le pire, sans même être prévenu. Je vais pousser un coup de gueule, mais ça ne te fera pas grand'chose, aussi passons à l'essentiel. Dès que je remets la main sur la Beaulieu, elle est à toi (début de la semaine, sauf s'ils me l'ont démolie). J'ai en réserve trois bobines de 120 m d'Ektachrome commercial que je vais entreprendre de changer pour 12 bobines de 30 m, et je vais chercher une autre source. Également, je tâche de trouver un crédit-labo. Maintenant des questions:

- Comment t'envoyer tout ça vite ? As-tu un correspondant à Paris ou quelque chose ?

- Comment fais-tu pour le son ? Veux-tu un mini K7 ?

- Est-ce que ça t'intéresse qu'un membre du groupe (peut-être moi, ou bien dis ta préférence: cameraman, ingénieur du son ?) se joigne à l'expérience ? Peux-tu loger 1 ou 2 personnes ? et dans ce cas, à quel moment de préférence ? (Si tu préfères travailler tranquille sans visiteurs, évidemment dis-le !)

- Combien de temps de tournage envisages-tu ?

- Est-ce qu'on peut envisager une double utilisation du travail ? Documents presque bruts à envoyer très vite à tous éducateurs intéressés – et réutilisation du même matériel sous une forme plus élaborée pour un "sujet" qu'on pourrait, pourquoi pas ? essayer de fourguer à la TV. (Enfin un film véritablement politique !)

RÉPONDS TOUT DE SUITE ! Et moi je te promets que cette fois ça ne retombera pas dans le désert.

Amitiés,

Chris Marker

1. Inger Servolin fut à l'origine, avec Marker, de la création de la coopérative SLON.
2. *L'Armée des ombres*, réalisé par Jean-Pierre Melville, est sorti en 1969. La carrière d'opérateur de Pierre Lhomme est longue ; on peut citer, parmi les réalisateurs avec lesquels il a travaillé : Alain Cavalier, Éric Rohmer, Robert Bresson, Jean Eustache, Marguerite Duras, René Féret, etc. Il avait coréalisé *Le Joli Mai* avec Marker (1963).

—

Fernand Deligny à Chris Marker

le 23 juin 1969

e n f i n

je sais bien qu'il y a Pompidou mais il y a aussi un gamin qui se remplit le ventre d'air et qui, par la gorge et le trou du cul, arrive à faire entendre l'air de "je descends de la montagne à cheval..."¹ Est-ce que Pompidou, bien qu'il ait, je crois, une panse avantageuse, saurait faire ça ? Certainement pas... Alors, où est-ce qu'elle doit être, la Beaulieu ? Là où il se passe quelque chose de pas ordinaire. Des présidents, il y en aura toujours à filmer alors qu'un gamin qui chante un air de cow-boy comme une cornemuse..... bref.

- quelqu'un d'entre nous peut venir à Paris vers le 1^{er} juillet et ramener ici pellicule, caméra, mini K7
 - tu viens quand tu veux, avec qui tu veux. Je ne promets pas le confort mais un lit et de quoi manger, vous l'aurez. Ça nous permettrait de débrouiller le tas de projets à l'infini, c'est le cas de le dire, et même à l'in-commencé pour certains.
- il y a le moindre geste qui est à moi personnel comme disent les caractériels : une dizaine d'heures d'images pour en faire deux : un long monologue : comment pense un débile profond (enchevêtrement de ragots du monde entier et des apostrophes au grand Charles qui ne seront jamais périmées étant donné que le grand Charles, il est perpétuel). À force de voir et de revoir ce film que j'ai tourné et qui n'est pas monté², à force d'en montrer des bobines ici et là, maintenant je le vois (et je l'entends) : c'est, à travers le fait-divers : un gamin tombé dans un trou dont il ne pourra pas sortir sans une aide extérieure et, dehors, un idiot qui parle tout seul, la mise en cause de la parole dont le gamin se sert comme il a vu qu'ON s'en servait (insinuant, mielleux, raisonneur, maître-chanteur, menaçant... etc... etc...) pour faire marcher un débile et l'autre, l'idiot qui pense tout haut tout seul, le moindre geste utile il ne le fera pas tout en ayant l'air de faire ce qu'il faut pour sauver l'autre.

pour ce film, j'en suis là: j'ai les images en 16 mm et le son. Les images sont bonnes. Any qui a fait ce film avec moi peut le monter (à sa manière méticuleuse: chaque spectateur a deux regards: l'un dirigé par la parole et l'autre qui perçoit la moindre entourloupette au réel tel qu'il a eu lieu). Ce film, elle l'a vécu, elle sait ce qu'il doit montrer pour de vrai. Il ne faut pas que des techniciens l'emmêlent et l'emmerdent avec les "idées" qu'ils peuvent avoir empruntées sur le cinéma de maintenant. Elle irait plus vite si elle était aidée.

reste le mixage
le gonflage en 35 mm
???????

ça c'est une chose.

Une autre: j'ai ici des gamins (des psychopathes comme on dit) qui sont soignés par des spécialistes (Maud Mannoni etc...) ou dans des services psychiatriques. je propose l'intrusion dans la cure (ou dans l'institution) d'images montrant l'enfant "ailleurs". ailleurs: petit caillou dans l'œil du Cyclope institutionnel, c'est toujours ça de fait. N'oublie pas que les Institutions sont gigognes et que l'autre matin, alors que je cherchais un dessin pour illustrer un p'tit bouquin que je viens de finir: "L'ici-là et l'ailleurs" et il s'agissait de représenter la Chose à laquelle je m'en prends: l'Institution pour enfants demeurés, Yves, le héros du Moindre Geste, m'a dit:

– Qu'est-ce que c'est que ça ?
C ' E S T I ' É L Y S É E ?

(je te jure que c'est authentique)

mais il y a plus: pour que cet "ailleurs", serait-ce un ailleurs pour enfants psychopathes, ne devienne pas une résidence secondaire, il faut qu'il cherche et non qu'il SE cherche (ce qui serait retomber dans les errances en rond de la recherche Institutionnelle, très à la mode dans les gauchisseries urbaines).

Tel est notre thème d'existence, notre petite trésorerie étant invraisemblablement précaire malgré la sympathie d'un brave tas de gens.

Ce que ce petit "milieu" cherche, c'est un langage d'avant la parole qui, pour moi, est la fine cause de l'Institué (je pense que les psychopathes pensent "en images" d'où tu vois bien que la caméra est pour moi l'outil de base: ILS sont objectifs... d'où ON les prend pour des objets, etc...)

je reprends tes questions précises :

- j'ai répondu. Any peut aller à Paris vers le 1^{er} juillet.

- ... un membre du groupe....

Toi si possible, qu'on parle un bon coup de tout ça.

+ ?

- temps de tournage....

Éternel.

La caméra que tu me prêteras, ça serait pour amorcer la pompe : après, il faudra bien qu'on se démerde pour en avoir une "à nous",

d'où la

- double utilisation nécessaire à tous points de vue et élaboration d'un sujet (ou objet) fourgable à la Télé.

à ce sujet, je te rappelle le thème de "la vraie vie"

comment des adolescents se pensent-ils "en images"
eux dans quelques années... si.....

par quelque bout, ce thème de la vraie vie touche à l'ailleurs
(imaginaire)

Il suffirait de s'y mettre ; moi, à ce truc-là, je peux aider mais pas le faire.
(je peux aider les gamins à accoucher)

L'autre semaine, l'assistant de F. Truffaut est venu filmer Janmari, le "chimpe", pour teinter le jeu de l'acteur de L'Enfant sauvage qu'il va tourner cet été...
Tout ça...

Amitiés

et que cette fois, ça ne tombe ni dans le désert, ni dans la mer, ni dans un "ailleurs" qui ne serait pas ICI

1. Des photographies de cet enfant, surnommé Cornemuse par les membres du réseau, sont reproduites dans *L'Arachnéen et autres textes*. On le voit dans la première aire de séjour du réseau, dite l'Île d'en bas, où il a vécu avec Jacques Lin et d'autres enfants autistes de mars à septembre 1969.

2. Dans sa lettre du 16 novembre 1968, Deligny écrivait à Truffaut que le montage du *Moindre Geste* était sur le point de commencer à Marseille (voir *supra*, p. 24). Dans celle-ci, il écrit qu'il a les rushes... Deligny aurait songé « devoir reprendre la main à ce moment-là » (courriel de Jean-Pierre Daniel du 27 mai 2016). Cette lettre, en tout cas, semble bien être celle par laquelle Deligny informe Marker de l'existence du *Moindre Geste*.

Chris Marker à Fernand DelignyVendredi [27 juin ou 4 juillet 1969 ¹]

Résumé de la situation: la Beaulieu est là, sauvée des élections. L'os (qui explique le temps qui passe) c'est que tout ce que j'avais pu pirater comme pellicule ces derniers temps était en galettes de 120 mètres (alors que quand on en a besoin pour une Coutant...) et qu'il faut donc l'échanger contre des bobines de 30 mètres. Sur quoi, vu la saison et les ondes malignes, cet objet devient introuvable, les uns sont pas là, les autres démunis... Bref j'espère arriver à quelque chose avant la semaine prochaine, et je compte encore sur le camarade Louis Malle pour peut-être aider au dépannage côté laboratoire. Donc si Any peut plutôt venir vers le 14 juillet (bonne date) elle est sûre de ramener quelque chose. J'espère être encore là, qu'on en cause un peu. Si le Moindre Geste est montable à Paris, on doit pouvoir aider, mais toujours le problème de ce matériel baladeur... Une fois Beaulieu et matériel livrés, j'espère beaucoup pouvoir faire une descente cet été, mais il faut d'abord que je me tire d'un ensemble de choses nécessaires et pas toujours drôles que si tu les savais tu apprécierais tes difficultés bucoliques. Pierre, lui, viendra sûrement à un moment. Et peut-être Colpi (qui a aidé pour la pellicule), remontant de tournage en Camargue, passera te voir ². Voilà pour aujourd'hui. À bientôt.

Chris Marker

1. Nous proposons deux hypothèses de date, fondées sur le contenu de la lettre : la possible venue à Paris d'Any Durand le 14 juillet et le tournage du film d'Henri Colpi, *Heureux qui comme Ulysse*, qui dut avoir lieu en 1969, puisque la sortie date de 1970.

2. Henri Colpi fut notamment le monteur de deux films d'Alain Resnais, *Hiroshima mon amour* et *L'Année dernière à Marienbad*, et le réalisateur d'*Une aussi longue absence* (1961) – sur un scénario de Marguerite Duras – et de *Heureux qui comme Ulysse*, le film dont il est question ici, tourné en Camargue.

—

Fernand Deligny à Émile Copfermann

le 3 juillet 1969

cher Copfermann ¹

Je réponds donc par retour du courrier, étonné non pas que tu m'aies retrouvé à Graniès par Monoblet-30 ² mais que tu aies retrouvé Pavillon 3 alors que je ne sais plus du tout ce qu'il y a là-dedans.

Enfin si tu crois qu'un passage ou un autre vaut la réédition, pourquoi pas ?

Ce que tu proposes pour la réédition des Vagabonds efficaces, c'est bien le titre, ça va faire un peu bric-à-brac³ ?

Je te donne les renseignements que tu demandes :

- né le 7 novembre 1913 à Bergues dans le Nord
- je ne suis pas entré dans le Centre. ON m'avait demandé si je voulais organiser, sur le plan régional, la prévention à la délinquance juvénile. Faute de bâtiments, pendant la fin de l'occupation, j'avais eu l'idée de faire un petit réseau de foyers de prévention. Dans les vieux quartiers de Lille et des environs, nous avons occupé des maisons décrétées inhabitables. Les gamins en trop y étaient chez eux. L'adulte y était rare et l'éducateur plus encore. Dans les semaines qui ont suivi la Libération, ON m'a donné une vaste villa dans la banlieue noble alors que j'avais demandé un vaste coin dans les remparts qui s'appelait la Solitude et c'est là qu'avaient lieu quasiment tous les crimes. ON n'a pas voulu et c'est dommage. J'y serais sans doute encore car pour moi l'endroit compte beaucoup et c'est peut-être par nostalgie de ces remparts d'autour de Lille où j'ai glané ma "position" libertaire que j'en suis là, dans ces vagues de pierre des Cévennes, avec une demi-douzaine de gamins qui n'ont pas la parole, ILS ne l'ont pas du tout, alors que nous on croit l'avoir. L'un d'entr'eux, toutes les dix minutes, gonfle son ventre énormément. Nous l'avons appelé Cornemuse. Et puis, par le gosier et le trou du cul, en se dégonflant, IL fait entendre la Marseillaise. Nous l'avons appelé Président. À part ça, Président Cornemuse ne dit rien, strictement rien, pas un mot. IL chie, tout debout, face à l'Histoire.

Bref, le Centre d'Observation et de Triage de la Région du Nord a été ouvert dans cette ville réquisitionnée pour des officiers américains et c'est un genre tout à fait différent de racaille qui s'y est retrouvée.

La grande cordée ? Date de naissance et fin ? Disons 1948 pour la naissance... Il doit y avoir un article dans *Enfance* (la revue du Lab. de Psychologie de l'Enfant 41 rue Gay-Lussac) qui l'annonce : "1 maison pour 80 ou 80 maisons pour 1 ?" Et la fin ? J'ai sabordé l'institution en 51 mais ça a continué puisque des années après, nous étions en Haute-Loire et puis dans l'Allier et maintenant dans les Cévennes. Il y a un article dans "Vers l'Éducation Nouvelle" où je parle de "la Caméra outil pédagogique" qui date la Haute-Loire⁴.

Pour les autres tentatives, il y a quelques semaines, j'ai reçu la thèse du docteur Ginette Michaud (52 rue Lhomond, Paris 5^e) : je n'en sais plus le titre exact mais ça parle d'expériences et de tentatives pédagogiques à la "lumière" de la psychothérapie institutionnelle. Il y a une cinquantaine de pages très honnêtes qui cernent la "position" libertaire de Fernand Deligny en reprenant l'essentiel d'articles parus dans *Partisans*, *Recherches*. Dans un des cahiers de *Recherches* (fgéri) j'avais fait un article sur le milieu proche... qui est peut-être toujours bon à paraître⁵.

En ce moment, Pierre Hirsch, 18 rue St-Fiacre, Paris 2^e, a le manuscrit d'un ricochet de Graine de crapule, plus épais, qui s'appelle "l'ici-là et l'ailleurs", que je viens d'écrire en quelques semaines ⁶. G. Le Guillant l'a lu et m'écrit que ça lui paraît très bon. Le manuscrit, je dois d'abord le montrer chez Gallimard (d'après le contrat que j'ai signé lors de la parution d'Adrien Lomme). Ça m'étonnerait beaucoup que Gallimard publie un bouquin comme ça. J'avais dit à Pierre Hirsch de penser alors à Maspero. Tu peux peut-être faire signe à Pierre Hirsch ?

J'avais écrit ou plutôt j'avais commencé à écrire "Parole d'O", qui est somme toute une mise en cause de la parole. Savoir s'il n'y aurait pas des passages à reprendre de ce manuscrit qui est une tentative provisoirement abandonnée. Pierre Hirsch l'a.

Tout ça, ça fait une sacrée salade...
mais sous le titre "les vagabonds efficaces"...

et publier des morceaux de la thèse de Ginette Michaud

avec ma mise au point car la transcription de ce que je raconte sur le registre "psychothérapie institutionnelle", vu que je ne suis ni Marx, ni Freud, ni Makarenko, ni Freinet, je peux bien ne pas me laisser interpréter de mon vivant ? tout au moins sans dire mon mot, ce mot étant que certes il y a l'inconscient mais il y a aussi "l'ailleurs" qui est une autre dimension fort respectable et qui me semble être la seule capable de tenir l'institution en respect (parce que, ça, l'ailleurs, elle ne peut pas l'avaler).

parmi les choses écrites dans le temps, j'ai relu récemment la préface des "Enfants ont des oreilles" qui m'avait valu les foudres de la Nouvelle Critique sur des citations erronées faites par celui qui me maltraitait ⁷. J'ai été étonné : c'est bien, ce que je racontais en ce temps-là.

si tu m'envoies ton texte "ce qu'a représenté pour vous aux Auberges et ailleurs" ⁸... ce que je tentais de faire

(tu vois que le mot y est...)

je te le renverrai très vite et sans doute annoté tout le long, notes dont tu feras ce que tu voudras.

(une étude qui serait drôlement "efficace" à faire, ça serait : les Auberges perçues, décrites, en tant qu'ailleurs (par rapport à l'institué). Si jamais tu avais des copains qui aient encore des souvenirs solides, je veux bien travailler ça avec eux, ailleurs étant un milieu qui, pris bien sûr dans l'air du temps, se cherche et crève dès qu'établi, fondé, institué).

Amitiés.

deligny

Peux-tu faire quelque chose pour la diffusion des CAHIERS de l'Aire les gars qui ont fait ça sont 4 pelés et 1 tondu qui n'ont pas un rond

1. Émile Copfermann et Deligny se sont vraisemblablement rencontrés à l'Auberge de jeunesse de Taverny en 1948, l'année de la création de La Grande Cordée. Copfermann avait 16 ans. Après la déportation de ses parents, en 1942, il avait passé son adolescence d'orphelinats en foyers, tout en fréquentant les Auberges de jeunesse et les Centres d'entraînement aux méthodes d'éducation active (Ceméa). En 1969 – date de cette lettre –, Copfermann est secrétaire de rédaction de la revue *Partisans*, éditée par François Maspero, et directeur de la collection «Textes à l'appui», également chez Maspero, depuis 1964. Il a déjà publié plusieurs livres : *Marionnettes, jeux et constructions* (Paris, Éditions du Scarabée, 1960), tiré de son expérience de marionnettiste, *La Génération des blousons noirs* (1962), *Le Théâtre populaire, pourquoi ?* (1965) et *Problèmes de la jeunesse* (1967), tous les trois chez Maspero. Cette lettre semble marquer des retrouvailles. La lettre de Copfermann à laquelle répond Deligny est perdue.

2. Le 30 est le numéro du département du Gard.

3. Copfermann propose à Deligny de rééditer dans la collection qu'il dirige un ensemble de textes, dont *Pavillon 3* (son premier recueil de nouvelles) et *Les Vagabonds efficaces*, sous le titre *Les Vagabonds efficaces et autres récits*, ce qui fait parler à Deligny de «bric-à-brac». Le livre a paru en 1970 dans la collection «Textes à l'appui» et fut réédité en 1976 dans la «Petite collection Maspero».

4. Toutes les dates données par Deligny sont approximatives. Une chronologie précise figure à la fin des *Œuvres*, p. 1820-1831, ainsi qu'une bibliographie, p. 1834-1841.

5. Deligny fait référence aux *Cahiers de la Fgéri*. Le n°3 d'avril-mai 1968 annonçait que le Groupe de recherche sur le milieu proche (nom donné par Deligny au groupe informel constitué par lui-même, Gisèle et Any Durand, Jacques Lin, Guy et Marie-Rose Aubert) préparait un numéro spécial sur le thème de la famille (le «milieu proche»), qui n'a jamais paru («qui est peut-être toujours bon à paraître»).

6. Le manuscrit de «L'ici-là et l'ailleurs» n'a pas été retrouvé jusqu'à maintenant. Il pourrait s'agir, comme «Parole d'O», de l'un des fragments remaniés et publiés dans *Nous et l'Innocent*, Paris, François Maspero, 1975 (*Œuvres*, p. 685-795).

7. *Les enfants ont des oreilles*, un recueil de contes illustrés par Deligny, avait paru en 1949 aux Éditions du Chardon rouge (*Œuvres*, p. 233-367). Émile Copfermann le réédita chez Maspero, dans la collection «Malgré tout», en 1976. La préface de Deligny à l'édition de 1949 était une apologie vibrante des méthodes d'éducation nouvelle, résumée dans la formule «Raconter une histoire» qui se voulait un appel à l'imagination des enfants «bourrés de possibilités diffuses» et une alternative à «toute intention d'information, de formation, de pression prématurées ou lassantes». Dans un compte rendu des *Enfants ont des oreilles*, intitulé «Où va la culture populaire ?», paru dans le numéro 9 d'octobre 1949 de *La Nouvelle Critique* (organe du Parti communiste français), André Voguet dénonçait tout ensemble la «mode» de la culture populaire (en s'appuyant sur Aragon selon qui l'idée de «culture des masses» était un non-sens, la culture étant «une et indivisible»); le prétendu apolitisme de Peuple et Culture et de la Ligue de l'enseignement; et, outre le réquisitoire de Deligny contre les instituteurs et éducateurs «parasites de l'enfance» et soucieux de rendre des comptes à leur hiérarchie, le fait qu'il passât sous silence la responsabilité de l'idéologie américaine (Deligny parlait des «idéologies les plus douceâtres qui peuvent émaner d'une société en décomposition» sans spécifier le camp idéologique), son appel à l'improvisation du récit et à l'«insu» du narrateur. Jouant sur les mots, A. Voguet concluait son article ainsi : «Malheureusement, dans sa préface, Fernand Deligny, "à son insu", prend une position favorable aux ennemis de nos enfants. Ce qui prouve bien que "l'insu" peut être regrettable et qu'il est bon d'y prendre garde.» Parmi les «citations erronées», là où Deligny écrit : «la surenchère commerciale saura jouer de toutes les attirances, les mélanger pour ne pas manquer la vente», Voguet transcrit : «la surenchère commerciale saura jouer de toutes les attirances, les mélanger pour ne pas choquer la vertu».

8. Nous n'avons pas retrouvé trace de ce texte.

Josée Manenti à Fernand Deligny[1969¹]

Ta lettre m'a fait plaisir².

Tu chemines un peu vieux. Moi aussi. Et Paris me tue. J'espère, dans deux ans, me faire nommer à St-Étienne et j'habiterai St-Just quelques jours par semaine. Moitié Paris – moitié St-Just. Mi-chou, mi-chèvre, comme tu m'as toujours reproché d'être !

Bref. Que faire à la Fac ? J'ai proposé, et ça a l'air de prendre, la création d'une association loi 1901 et la prise en charge, à partir de là, de gosses débiles, psychotiques... par les étudiants et les professeurs.

Bien sûr, ce ne peut être que très fragmentaire mais comment relier ça à ton travail ? Il faudrait trouver. J'ai jeté cette idée en l'air sans bien savoir où ça irait mais par réaction caractérielle à ce milieu "hautement" intellectualisé qui m'agace.

Il faudra bien jusqu'à janvier pour que ça se fasse. Je voudrais aussi faire pour la bibliothèque du département psy sociale, pédagogie, l'abonnement à l'Aire. Peux-tu m'envoyer des prospectus ? Je vais aussi aller chez Gallimard chercher des ex d'Adrien et qu'on lise de près, en cours, certains passages. Mais es-tu d'accord ? Je ne le ferai pas si tu ne veux pas. Bien qu'Adrien soit de ce qu'on appelle le domaine public, sa naissance et sa disparition, fugue, Dieu sait quoi, me touche de bien près. Quand lui rendras-tu vie, celle qui dort dans tes caisses à claire-voie ? comment faire ?

Le film³ ? Où ? Quand ? Pourrait-on le passer à la Fac ? Pourrais-tu venir avec Guy le commenter ? Vous pourriez éventuellement dormir chez moi. Le lit n'est pas grand mais l'endroit n'est pas trop bruyant. On pourrait préparer cette projection et avoir des gens intéressants (?) ou alors ne s'adresser qu'à des éducateurs, pédagogues, instits, psychologues jeunes, éventuels lecteurs ou relais de ton association ?

Je mesure souvent ce que j'ai appris auprès de toi, même si ma vie en a été secouée, je ne regrette absolument rien, sauf nos disputes quand elles ont été stériles, ou pires. Je t'ai probablement mal aidée, j'avais trop de problèmes qui m'occupent encore et sans doute m'accompagneront jusqu'au bout. Enfin, si je peux bricoler dans mes petits moyens, où je suis, fais-le-moi savoir.

Amitiés à vous tous.

Jo

Il pleuvait au Mont Cassel, mais le soir, rue Nationale, au-dessus des lumières, le ciel était d'un bleu lavé extraordinaire, avec des rouges lointains, frottés. Plein de gens, et des espèces de grands trams, des brasseries chaudes et des bonnes femmes. J'ai vu, en roulant, le panneau indiquant Bergues, et bien d'autres noms...

1. Cette lettre n'est pas datée. Mais la mention d'un « abonnement à l'Aire » (voir plus loin) laisse penser qu'elle fut adressée à Deligny en 1969, à peu près à la date où celui-ci

demande à Émile Copfermann de l'aider à la diffusion des *Cahiers de l'Aire* (voir la lettre précédente). Au sujet de Josée Manenti, voir *supra*, p. 20, note 8.

2. Les échanges épistolaires entre Deligny et Manenti – après leur brouille à La Borde – ont donc repris.

3. Il s'agit du *Moindre Geste*.

—

Fernand Deligny à Germaine Le Guillant

le 1 octobre [1969]

Grand merci pour ta lettre du 29 septembre.

• j'espère que ce que j'ai écrit dans le n°5 des Cahiers de l'Aire voudra bien se laisser lire¹ : il ne faut pas te priver de me faire des remarques. Ce texte aurait dû paraître au début de cet été afin de prévenir ceux qui sont venus comme ça d'un peu partout. Mais l'imprimeur a eu une commande qui lui faisait gagner quelques centaines de milliers de francs et les Cahiers arrivent alors que tout est fini pour cette fois-ci.

• Any te téléphonera dès qu'elle sera à Paris.

Vous verrez ensemble quoi faire au mieux pour l'exploitation du film.

• Jeanne Bonnafé et son invitation : je vais

lui écrire². Que j'aille à Paris ? Avec mon existence rythmée comme elle l'est, ici dans cette pièce où les grosses mouches de l'automne commencent à faire un sacré raffut de six heures du matin à sept heures du soir, je n'arrive pas à faire le septième de ce qu'il faudrait faire : je n'ai guère que ma main pour tisser tout ce réseau nécessaire autour de ce qui se passe ici à proprement parler. Et ce faisant, il n'y a pas de place, dans le temps, pour écrire : c'est pour ça que je veux "organiser" : pour avoir régulièrement le temps de me mettre au livre devant lequel je tergiverse car la mise en paroles, c'est l'amorce de la mise en gélatine du vivace. Bref : tu vas faire un peu la grimace mais je vais proposer à Jeanne Bonnafé de recevoir Bernard Durey qui commence à connaître le travail d'ici : il y est venu par longues périodes durant les vacances et il vient deux fois par semaine mettre au point avec moi ce que j'appelle "l'organisme apparent" qui prendra en séjour les enfants "en personne", organisme que b. durey va tramer ces temps-ci, me libérant pour ce qu'il en sera de "faire du signe" sur les territoires, c'est-à-dire faire qu'existe, que soit perçu, ce cinquième élément spécifique d'où la parole nous est venue³. Toutes ces articulations sont nécessaires pour dédouaner deligny d'être en personne une institution d'une formule originale. Cet "organisme" va jouer de "l'alternance" des séjours ici (dans ici, alternance : maison commune – territoires ; dans territoires, alternance : camp de base – aire de recherche) et des séjours de l'enfant dans son milieu habituel qui sera sans cesse invité à prendre part à la "recherche"⁴.

Ce qui peut se faire, lors de ces rencontres, c'est que certains aspects de ce qui se dit soient enregistrés au mini-cassette, si bien que j'écoute et que je peux repréciser, après le marché, un point ou un autre et amorcer éventuellement un échange permanent à propos d'un enfant pris en séjour ici sur la demande de l'un des participants aux premiers entretiens. Car il ne s'agit pas de "quelquechose d'expliqué une fois pour toutes" mais plutôt d'un lieu ouvert à une recherche commune qui peut se poursuivre aux deux bouts : ici et dans le milieu habituel de l'enfant.

Bref: b. durey commence à en connaître un bout: il fait beaucoup plus qu'assister à... c'est par lui que sont arrivés la plupart des "volontaires" de cet été: il a à tramer cet organisme apparent et il serait bon qu'il en rode un peu le projet auprès des gens que Jeanne Bonnafé pourrait réunir.

• je ne sais pas si ton courrier te suit à Saint-Guérolé où tu dois être. Si oui, bonne mer et vent du large; bonjour à tes sœurs qui crient comme des poulies qu'on n'aurait pas graissées depuis le Moyen Âge.

• et voilà-t-y pas que, dans l'élan du départ,
tu m'affectueusementes...

réciroquement.

deligny

1. «Enfant en séjour», *Les Cahiers de l'Aire*, n°5, 1970. Voir *infra*, p. 100, note 2.

2. Jeanne Bonnafé était infirmière psychiatrique et membre des Ceméa. Elle fut associée sa vie durant au courant du désaliénisme, fondé par son mari Lucien Bonnafé.

3. Cette collaboration avec Bernard Durey (psychanalyste) n'eut pas lieu. En 1975, celui-ci fonda Solstices, un lieu d'accueil entièrement autogéré qui accueillait au départ une trentaine d'enfants psychotiques et autistes à temps complet.

4. Ce vocabulaire (organisme apparent, maison commune, camp de base, etc.) hérite de l'esprit (sinon de la lettre) de La Grande Cordée. Ce mode d'organisation donna lieu à la formule plus souple du réseau d'aires de séjour, qui tenaient lieu à la fois de «camps de base» et d'«aires de recherche»; la «maison commune» désignant le Palais ou Graniers. L'association des parents à la vie du réseau fut une des caractéristiques de l'action de Deligny (voire de sa «clinique»), contrairement à ce qu'en dit le film *Le Cerveau d'Hugo*, réalisé par Sophie Révil (2012), où les contrevérités confinent à la calomnie.

Fernand Deligny à Émile Copfermann

octobre 69

Salut,

Je te renvoie par même courrier les épreuves relues de
les vagabonds efficaces.

Il s'avère que j'ai bien dû écrire toutes ces lignes. Le papier a meilleure mémoire que moi. J'en suis encore tout surpris. Je ne vois pas de modification nécessaire. Il faudrait peut-être faire ressortir les dates ?

Si j'arrive à raconter, un de ces jours, comment la psychanalyse, à force de se mettre le doigt dans le cul se l'est mis dans l'œil, est-ce que je fais part à Maspero de ces mornes évidences mises à jour par les faits et gestes des petits psychotiques gravement atteints qui ont remplacé les caractériels dans mes environs proches ?

J'attends donc maintenant ta préface.

J'ai un manuscrit

l'ici-là et l'ailleurs

ricochet de Graine de crapule en vadrouille d'un éditeur à l'autre.

Si le Scarabée n'en veut pas, est-ce que tu veux le lire ?

Amitiés

deligny

Émile Copfermann à Fernand Deligny

Paris le 3 novembre [1969]

Cher Fernand,

Tu sais parfaitement que tu peux me faire lire tout ce que tu veux et François¹ est tout à fait d'accord – moi avec – pour que tu racontes comment la psychanalyse “à force de se mettre le doigt dans le cul se l'est mis dans l'œil”...

Je n'ai pas encore écrit la préface en question : dès que c'est fait je te l'envoie.

Questions dates : Pavillon III c'est 1943 ou 1944 ? Il existait aussi un texte sur le cinéma. Je ne l'ai pas retrouvé, l'aurais-tu² ?

Crois en mon amitié

Émile Copfermann

1. François Maspero.

2. «La caméra outil pédagogique», paru en 1955 dans *Vers l'éducation nouvelle* (voir *Œuvres*, p. 414-417), que Copfermann décida d'inclure dans le recueil *Les Vagabonds efficaces et autres récits*, *op.cit.*

—

Fernand Deligny à Émile Copfermann

novembre 69¹

Salut,

Je me suis aperçu, ces jours derniers, que je m'appelais Émile, Fernand, Camille, Émile, comme mon grand-père qui était capitaine des Douanes et avait la Légion d'Honneur. Mon père Camille, il l'a eue aussi, posthume, avec des étoiles en bronze. Bref...

- le texte sur le cinéma ?

Paru, mais en quelle année, dans *Vers l'Éducation Nouvelle* (CEMÉA) sous le titre: "la Caméra, outil pédagogique".

Ça parle un peu de l'étape "Haute-Loire", ça boucherait un trou dans le curriculum. Le mieux serait de téléphoner à Germaine Le Guillant qui a toujours été, dans les détails, fort serviable.

- Pavillon 3, 44 ou 43 ?

Ça alors... Ce que j'écris a la date de l'achèvement d'imprimer moins quelques mois vu que pour ce qui me concerne, je ne sais jamais trop en quelle année on est et je sais encore moins en quelle année j'ai bien pu écrire ce que j'ai écrit, vu que :

a/ je suis souvent ahuri de me lire et il me faut des preuves pour que j'en reconnaisse la paternité

b/ je me souviens des endroits, mais pas de moi. Impossible de me remémorer moi écrivant les récits de Pavillon 3. C'est comme si ça n'avait pas eu lieu. Faut croire que, quand j'écris, je suis dans ce que j'écris, sinon ça m'emmerderait tellement que je ne pourrais pas le faire.

Pour Pavillon 3, tu mets 42 et personne au monde ne contestera, même pas moi.

- J'ai 3 livres sur le métier

(il y a du matériau plein des caisses dont l'une en fer):

- enfants
à part
en séjour
ailleurs

ça serait un petit “document” (avec des photos et des dessins) qui devrait sortir vite car je compte là-dessus pour avertir de ce que je tente (depuis mai 68)
prise en séjour d'enfants psychotiques (au-delà, en deçà de la parole):
même dispositif que la grande cordée (réseau de petits territoires) à leurs dimensions cependant que je cherche à pointer (à analyser) ce que peut vouloir dire un milieu grâce à ce qu'ILS en perçoivent
mais 2 livres du même chez le même éditeur, est-ce possible ?


(Tu renvoies les photos)


- les roustes

un conte (qui pourrait être pour enfants comme Alice au Pays des Merveilles l'est)

à partir de documents-photos comme illustration, le récit parle d'une tribu qui vit dans des grottes depuis avant la parole en étroite compagnie avec araignées et tortues. Et en voilà un qui sort... Il est pris. Le reste de la tribu... Les gens du village.

mais Maspero ne fait pas de livres comme ça ?

- signe d' 

Ça, c'est la grosse affaire... comme qui dirait le prix Nobel.  est le tracé que l'on retrouve né de la main des gros arriérés (et des psychotiques)

Contrairement à J. Lacan (à contre-pied de...) je persiste à maintenir que :

la parole, la PAROLE, c'est la parole

mais que ça n'est pas l'homme

(pour moi la parole c'est en fin de compte, l'Institué, l'État, etc.)

Grâce aux psychotiques (qui n'ont rien à en foutre), ce que je cherche, c'est qu'un milieu élabore, grâce aux objets familiers, un véritable langage, les objets devenant signes, c'est-à-dire dérivant de leur statut d'objet et de leur fonction d'usage. Cette dérive du signal qui devient signe à condition que ledit milieu n'aie rien à foutre de la Norme et se structure pour ainsi dire en fonction des enfants là présents pourrait rafraîchir un peu la vieille souche un peu racornie de la “position” libertaire, mettant ainsi en cause la référence, la révérence de la psychanalyse envers la civilisation et ses “progrès”.

Tout ça, pas du tout abstrait mais pris, emprunté au quotidien que nous vivons bon an, mal an².

Mais ça, tu penses bien que c'est le boulot acharné, c'est laver le quotidien pour en tirer des paillettes, c'est bousculer les quilles qui se pensent à l'avant-garde des Sciences Humaines. Pour dire des choses pareilles, faut avoir des économies car, comble de l'ironie, c'est les psychanalystes qui m'envoient des psychopathes et s'émerveillent de ce qu'il en advient. Il en était de même de la Sauvegarde de l'Enfance et du Commissariat à la Famille et des psychiatres communistes on ne peut plus stalinisants et des psychothérapeutes institutionnels. Il faudrait bien que j'arrive à leur dire par où, d'où ça peut venir que, je suis/sois "efficace" (sans me laisser aller à la verve verbeuse).

la position libertaire
en tant que position d'analyse de la société contemporaine et ce, à travers
quelques individus aux prises avec des enfants gravement psychotiques

voilà
salut

deligny

1. Cette lettre et la suivante portent les mêmes dates, approximatives, et peuvent avoir été écrites le même jour. Mais celle-ci répond directement aux questions posées par Copfermann dans la lettre précédente, raison pour laquelle nous l'avons placée ici.

2. Cette lettre est intéressante à plus d'un titre. Elle témoigne de l'activité intense d'écriture de Deligny, en relation *immédiate* avec l'expérience vécue au contact des enfants autistes et avec la pensée du réseau en train de prendre forme. Elle révèle l'une des caractéristiques de la tentative des Cévennes, qui est la dépendance étroite de la pensée, de l'écriture et de la pratique, qui forment un circuit dont chaque segment alimente les autres. Elle met également en évidence le rôle de l'imagination dans l'invention quotidienne du réseau et la plasticité de l'activité littéraire de Deligny, chaque texte étant susceptible de se métamorphoser en un autre : *Enfants à part en séjour ailleurs* pourrait être l'avatar de *L'ici-là et l'ailleurs* et avoir été refondu quelques années plus tard, avec *Signe d'O*, pour devenir *Nous et l'Innocent*, *op.cit.* ; *Les Roustes* semble bien être la préfiguration d'un scénario de film écrit à la fin des années 1970 et jamais tourné, *Peaux d'argile*. L'usage de photographies et de dessins est également ce qui distingue les textes de Deligny des productions théoriques de l'époque sur la psychiatrie, et témoigne de son intérêt pour l'image et pour la coexistence de différentes formes de langage, qu'on les appelle, ou pas, artistiques. Cette prolifération de textes est révélatrice, enfin, de la publicité que Deligny entendait donner à sa recherche, dans l'attente que les institutions et les parents lui confient des enfants autistes.

Fernand Deligny à Émile Copfermann

novembre 69

Cet été, il nous est donc arrivé de prendre en séjour une petite dizaine d'enfants psychotiques de neuf à 11 ans, gravement touchés.

Même position que lors de la Grande Cordée mais à l'échelle de ces gamins-là : un petit réseau de territoires.

Il s'agissait d'enfants suivis pour la plupart par M. Mannoni ¹. Ce qu'il en est advenu fait une belle faille dans l'Institution.

Pour pouvoir persister dans ce travail qui repose sur 2 idées : le séjour (différent de l'observation et du placement) et l'ailleurs (une satanée notion quand on y regarde de plus près), il faudra sans doute que je publie un compte-rendu de cette tentative et cela, dans les mois qui viennent.

Il y aurait des photos, des dessins et des tas d'idées de recherche dans un domaine où la garderie parfumée de psychanalyse n'attrape guère autre chose que sa propre queue.

Je ne crois pas que Maspero éditerait ² ?

Je t'en parle quand même car de l'éditeur dépend la présentation, le nombre de photos, le format, etc... et je préférerais m'y mettre avec toutes les données car il s'agit plus d'un document que d'un récit.

Si tu pouvais me répondre vite ou m'indiquer où m'adresser ?

salut

deligny

Graniès

par Monoblet 30

et cette préface ?

Tu sais que Jean OURY (le médecin-directeur de la Borde) a cité une dizaine de phrases des Vag. Eff. comme étant... Je t'envoie la photocopie de la brochure en question.

1. Maud Mannoni avait fondé l'école expérimentale de Bonneuil en 1969, avec Robert Lefort, psychanalyste, et un couple d'éducateurs, Rose-Marie et Yves Guérin. Voir un historique rapide dans un numéro de 2007 de la revue *Lien social* : <https://www.lien-social.com/Bonneuil-une-ecole-pour-les-autistes-pas-comme-les-autres>. Les premiers à avoir confié des enfants à Deligny furent Maud Mannoni, Françoise Dolto, Émile Monnerot ; puis vinrent les parents qui se présentèrent directement à Deligny. Avec le temps, les échanges entre Deligny et Mannoni se dégradèrent, et cessèrent en 1974, au moment de l'incendie accidentel qui eut lieu au Palais (l'un des lieux du réseau) et dans lequel périrent deux enfants, dont l'un, Charles D., était suivi à Bonneuil. Leurs désaccords ont notamment porté sur leurs approches respectives de l'autisme, celle de Mannoni étant entièrement psychanalytique (lacanienne) et axée sur les relations mère-enfant.

2. Voir la réponse de Maspero en haut à gauche de la lettre : « moi je suis tout à fait pour ».

novembre 69



→ Émile

à E. Copfermann

Cela été, il nous est donc arrivé de prendre en séjour une petite Africaine d'enfants psychotiques de 2 ans à 11 ans, favorablement touchés.

Même position par tous ces le grand Centre nous à l'échelle de ces gamins. Là : un petit réseau de territoires.

Et s'opèrent d'enfants suivis pour le plupart par M. Mamoni. Ce qui en est advenu fait une belle feuille dans l'Institution.

Pour pouvoir persister dans ce travail qui repose sur 2 idées : le séjour (différents de l'observation et du placement) et l'ailleurs (une saturation notionnelle par la regard de plus près), il faut sans doute me je propose un compte-rendu de cette tentative et cela, dans les mois qui viennent.

Et y avait ce photos, des

Émile Copfermann à Fernand Deligny

Paris le 27 novembre 1969

Cher Fernand,

Je crois que l'Ici là et l'ailleurs n'est pas publiable sous cette forme de même les textes que tu m'as adressés. Tu as mêlé des choses différentes, il me semble : en gros tes réflexions dans ce style Graine de crapule qui avait beaucoup de force mais en perdant de vue à qui tu parlais¹. Et du coup tes observations sur les mêmes disparaissent. Je te parle franchement en espérant que cela ne te chagriner pas. Je crois que les gens qui liraient ce livre sans te connaître imaginaient lire un moraliste, ce que tu ne veux pas être.

Il me semble qu'il faudrait être plus descriptif. Ne pas revenir en arrière mais développer maintenant quitte alors, pour parler plus fort, à reprendre les réflexions ici éparées. Excuse-moi d'avoir le culot de te donner des conseils.

Aux Vagabonds efficaces j'ai ajouté les textes de Pavillon III manquants en modifiant ainsi que tu le souhaitais ma préface. Quand ça sera en page je t'adresse le tout pour que tu aies un coup d'œil global.

Avec mon amitié,

Émile Copfermann

1. « [...] en perdant de vue à qui tu parlais » : cette remarque de Copfermann pose bien la question de la position dans laquelle se trouve dorénavant Deligny. Contrairement à *Graine de crapule* ou *Les Vagabonds efficaces*, qui étaient explicitement adressés aux éducateurs et, en tant que textes militants, aux « ouvriers » et aux « camarades délinquants » (voir la dédicace des *Vagabonds efficaces*, *op.cit.*), les textes qu'il écrit désormais n'ont plus d'adresse. Lorsqu'il s'installe à Monoblet, Deligny n'est plus l'éducateur qu'il a été ; son action ne dépend plus d'aucune institution et il n'est ni psychiatre ni psychanalyste. Il s'est mis dans la position de n'occuper aucune place professionnelle, en présentant ce *déplacement* comme la condition *sine qua non* de l'existence et du bon fonctionnement du réseau. Et, d'une certaine manière, comme une position en miroir de celle des enfants autistes, qui ne revendiquent ni droits ni places.

Fernand Deligny à Émile Copfermann

novembre 69

salut,

Déçu, bien sûr, pour le renvoi de "l'ici-là" et des pages du "bonhomme..."
C'est quand même bizarre que Graine de crapule écrit après quelques années de métier en dise plus que le ricochet écrit [après] 25 ans de pratique de ce même métier. J'en reste pantois-perplexe, d'autant plus que G. Le Guillant et des médecins qui cafouillent comme ils peuvent envers la cinquantaine d'enfants qu'ils ont "en service" avaient trouvé ça "excellent..." et "nécessaire". Enfin, bref... Je suis le + mal placé pour insister: j'avais refusé pendant des années la réédition de Graine de crapule qui, à mon sens, ne disait rien. Faut croire que ça dit toujours...

De même les pages du "bonhomme d'espèce".

Moi, je trouvais ça bon, bref, concentré.

Il est fort possible que ça ne soit pas lisible.

Adrien Lomme n'a pas de lecteurs.

Graine de crapule en a.

Si je veux m'amuser à recommencer Graine de crapule maintenant, tu me dis: O.

Il ne s'agit pas du culot que tu aurais à me donner des conseils.

Donne-m'en, au contraire, tant que tu peux.

Dans ce que j'écris maintenant, ça manque d'enfants, c'est ça ?

Mais alors le bouquin que je prépare "enfants à part en séjour ailleurs..." ne parlera guère que de ce fameux "métier" (≠ psychologue, ≠ soignant, ≠ éducateur, ≠ psychiatre) qui consiste à créer un "milieu proche" perceptible par des enfants jusqu'alors "à part", métier qui met en cause la notion même d'institution et la parole en tant que clé de l'institué, ce bouquin là, tu vas me le retourner aussi sec...
Autrement dit:

qu'est-ce qu'un éditeur attend de moi ?

les parents d'enfants-fous, j'entends ce qu'ils me demandent.

les enfants-fous, j'entends ce qu'ils demanderaient.

les pouvoirs publics et assimilés, j'entends ce qu'ils ne veulent pas entendre.

mais les éditeurs, je n'entends pas.

Or, je ne fais qu'écrire.

Je veux dire que si ce que je fais ne se reporte pas là, ça ne sert à rien

Un coup de main siouplait

deligny

1969

1 déc

sur le territoire, l'autre ne doit
pas "être faité" - ni décrit, ni
écrit -

il s'agit d'une décision "radicale"
(à la racine)

La liste des infractions à cette
décision doit me parvenir.

il y aura des infractions par
inadvertance, par "habitudes"
et d'autres qui seront inévitables.

Le territoire devra s'organiser en
fonction de cette nécessité que
"l'autre ne soit pas faité"

Le territoire est un lieu. A côté
où les enfants vivent dans un
refuge où ils sont à l'abri de

Fernand Deligny à Jacques Lin

1 déc [1969]

sur le territoire, l'autre ne doit plus "être parlé" – ni décrit, ni écrit –¹

il s'agit d'une décision "radicale" (à la racine)

la liste des infractions à cette décision doit me parvenir.

il y aura des infractions par inadvertance, par "habitude", et d'autres qui seront inévitables.

Le territoire devra s'organiser en fonction de cette nécessité que "l'autre ne soit pas parlé"

Le territoire est un lieu d'asile où les enfants vivent dans un refuge où ils sont à l'abri de la parole.

Il faut tout faire pour que cette décision prenne.

C'est à cette condition que les signes dont je parle depuis si longtemps se feront jour.

La parole = l'eau ²

il faut faire barrage contre cet élément, afin que les signes d'entente élémentaire poussent : ils ne peuvent pas pousser s'ils ne sont pas nécessaires, c'est-à-dire tant qu'une certaine entente-parlée a lieu (en dehors des enfants qui n'en sont pas).

Il ne s'agit pas d'exclure la parole des territoires : elle nous est nécessaire.

Ce que je demande, c'est que "l'autre (et surtout les enfants) ne soit pas parlé".

Chacun peut parler à l'autre, aux autres, mais l'habitude doit prendre le + vite possible qu'il ne soit pas parlé de l'autre

l'effort sera difficile tant qu'un autre "mode d'entente" ne se fera pas jour.
Il faudra persister obstinément.

La guérilla que nous avons engagée exige de rejoindre cette aire de résistance à TOUT ce qui peut faire qu'un enfant présumé fou soit contraint non seulement de le rester mais souvent de le devenir.

or, ce sont des "effets de parole" qui l'enferment.

Le plancton dont "ces enfants là" pourraient se nourrir est raréfié à l'extrême

par l'usage de la parole (qui représente un certain "ordre", un certain mode de pensée qui leur est étranger).

Dire "il" d'un enfant-sans-parole, c'est le baptiser d'office.

La vie sur les territoires ne prendra sa raison d'être profonde que lorsqu'il en sera ainsi:

que surgissent des signes de cet entente-entre qui soient d'une autre nature que la parole

cette autre nature étant la nature première de l'homme (la parole étant nature seconde)³:

le journal émanant des territoires doit donc faire part d'autre chose que des êtres en personne présents là. ce journal, il faut persister à l'écrire: de quoi il parlera est à chercher. Il ne doit pas être interrompu.

1. Les lettres adressées à Jacques Lin par Deligny sont en réalité des notes, transmises par Gisèle Durand-Ruiz qui assurait la liaison entre les lieux du réseau. À cette date, Jacques Lin vit dans un appartement prêté à Monoblet, avec quelques enfants autistes (après l'île d'en bas et un séjour dans un mas en ruines près du Vigan). Le mot « territoire » désigne à ce stade un espace de vie, quel qu'il soit, partagé avec les enfants.

2. L'équivalence parole-eau est d'autant plus surprenante que Deligny voit l'eau comme l'« élément primordial » des enfants autistes, et de Janmari en particulier (l'élément qui l'attire et le met en *émoi*) ; dans le texte de la voix off de *Ce gamin, là*, il écrit: « comment faire / pour nous faire eau / à ses yeux » (*Œuvres*, p.1051).

3. L'approche de l'autisme de Deligny est explicitée ici dans toute sa singularité (sur un ton étrangement autoritaire); l'autisme n'est considéré ni comme catégorie psychiatrique ni comme question philosophique mais comme donnée anthropologique, vue sous le seul angle de la fonction de la parole dans un groupe constitué d'individus parlants et non parlants. La condition pour qu'apparaisse du « commun » entre adultes parlants et enfants muets, pour qu'une vie leur soit possible, est que l'enfant cesse d'être le sujet ou l'objet de la parole dont il est de fait exclu (qui n'est pas « comprise » par lui). Les « signes d'entente » sont à découvrir sous ce que Deligny appela plus tard la « taie langagière », dans un milieu d'un autre « ordre » (tel est son postulat: que le mode d'être autistique porte les traces de la « nature première » de l'homme). L'interrogation sur la fonction du nom, centrale dans la manière de Deligny d'envisager sa propre écriture, est ici associée à la désignation par « il » de celui qui est fondamentalement étranger à lui-même.



Portrait de Jacques Lin par Yves G., 31 mars 1968

